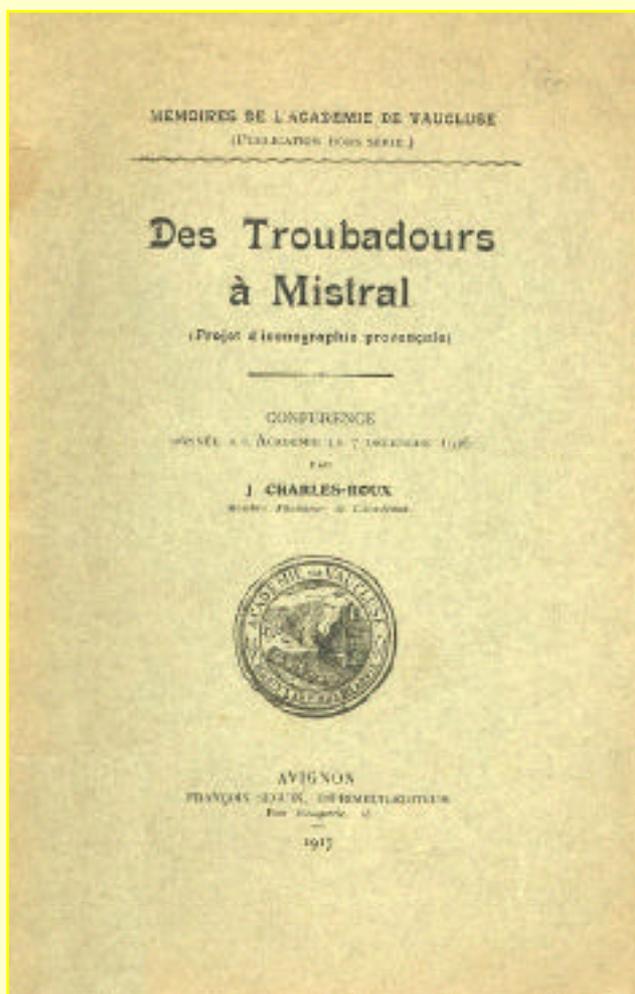


Jules Charles-Roux

des Troubadours à Mistral



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

DES TROUBADOURS A MISTRAL

(Projet d'Iconographie Provençale)

**Conférence donnée à l'Académie de Vaucluse
le 7 décembre 1916
par Jules Charles-Roux**

**Avignon
1917**

Avignoun, la vilo astrado, que ié devié renaisse, un jour, lou Gai-Sabé.

Avignon, la prédestinée, où devait le Gai-Savoir-faire un jour sa renaissance.

F. MISTRAL, Mémoires, VI.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est avec ces belles paroles, si amplement rythmées, de celui qui l'aima d'un si fervent et si constant amour, que je veux saluer aujourd'hui la Cité vivante, sonnante, jeune toujours et frémissante, malgré le poids des siècles, malgré les heures de deuil qu'elle a connues jadis et qu'elle revit en ce moment. Ah! certes, elle souffre cruellement, elle aussi, de la guerre horrible que soutient la génération actuelle pour que les générations qui viennent puissent jouir longtemps en paix et avec sagesse du patrimoine intact, qu'à prix de sang, auront maintenu les aînés. Comme le disait M. Herriot, sénateur, maire de Lyon: « Dans d'immenses douleurs, c'est un immense enfantement qui se prépare. » Votre Cité, comme tout le Midi vaillant, a bien chèrement payé son tribut à la Patrie, et l'Académie a particulièrement senti la dureté des coups que la guerre a frappés parmi vous.

La blessure est vive. Mais le devoir de ceux qui restent en est accru et rendu plus impérieux. Permettez-moi d'en prendre ma part, puisque vous avez bien voulu me conférer l'honorariat de votre Compagnie et m'admettre ainsi à votre table Calendale. Vous m'associez à votre vie intellectuelle: c'est un hommage qui me touche profondément et dont je vous remercie, car je le sens cordial et j'y vois la récompense d'une œuvre à laquelle j'ai donné les trop courts instants laissés par les labeurs et les soucis de ma vie publique. Je suivais de loin vos travaux, et depuis longtemps je comptais parmi vos confrères des parents et des amis qui me sont chers. Je sentais avec vous, Monsieur le Président, avec vous tous, Messieurs, ce charme incomparable, cet attrait mystérieux, étrange, qu'au cours des âges votre ville a exercé sur les esprits les plus divers: à commencer par le bonhomme Domnolus, le saint Abbé de Paris, qui pleura toutes les larmes de ses yeux quand il reçut l'ordre impérieux de rejoindre cette ville de sénateurs sophistes et de juges philosophes: ainsi la jugeait Grégoire de Tours au VI^e siècle.

Avignon, largement hospitalière, traditionnellement accueillante, a reçu, hébergé, protégé à peu près tout ce que l'Europe a connu d'esprits remarquables, et chacun, semble-t-il, a laissé quelque chose de lui à cet air subtil, léger, spirituel, qui baigne encore votre ville.

Passionné à vos recherches, vous avez voulu, Monsieur le Président, dans une série d'études que j'ai parcourues avec infiniment de fruit, vous avez voulu faire revivre devant nous ces personnages et les restituer dans le décor du temps, dans le milieu agité qu'ils traversèrent: ce Jacques II Stuart, avec sa cour fastueuse, prince déchu,

assagi par les épreuves, en qui tout promettait encore un bon prince, entouré de bons conseillers, mais que la Fatalité, inexorable, avait marqué d'un «Tu ne seras plus Roi»; cette Diane, radieuse, touchante, devenue pour son malheur Marquise de Ganges, et dont l'histoire réelle dépasse en horreur tragique tout ce que peut concevoir l'imagination la plus romanesque; ces Vice-Légats papalins ou ces Lieutenants généraux du Roy, qu'acclame indifféremment le bon peuple, pourvu qu'ils respectent ses privilèges et libertés, et que soient bridés court Procureurs et gens de Lois; et cet ardent abbé Bridaine, qui, sans repos ni trêve, pendant quarante ans, jusqu'à son dernier souffle, parcourut les campagnes du royaume, tout le Midi, les montagnes d'Auvergne, le Nord, évangélisant les humbles et les pauvres, parlant à chacun sa langue, trouvant les mots émouvants qui vont au cœur et, s'il le fallait, sachant faire tonner la menace aux grands de ce monde; puis, qui, toujours luttant, toujours brûlant de zèle apostolique, s'en vint mourir au pays où, jeune, il avait vécu la dure vie paysanne et en avait aimé les âpres vertus; ce profond et subtil Stuart Mill qui trompe la douleur d'une perte cruelle en travaillant, dans la paix de son enclos avignonnais, à édifier ses plus solides constructions philosophiques; et jusqu'à cet étrange Dom Pernety, esprit effervescent, plein d'originalité et de savoir, mais dévoyé par un mysticisme déréglé, homme d'une seule idée, qui, chez lui, envahit tout l'être pensant; jusqu'à ce Jean Perrinet Parpaille, esprit indécis, mais dont la vanité de robin mène les démarches et les variations; et qui, devenu presque malgré lui un chef de partisans, mais sans foi et sans envergure, a réussi tout de même à laisser un écho de son nom (Parpaillot) dans le souvenir des guerres religieuses.

Combien eussiez-vous aimé aussi, tel que nous le révèle sa correspondance avec Frédéric Mistral, ce prince errant, prototype de celui du *Poèmo dóu Rose*, cet extraordinaire Bonaparte-Wyse, d'une culture si étendue, d'un esprit si primesautier, si compréhensif. Nouveau Goëthe à la lumière du Midi, il s'était pris, en votre ville même, dans la rue St-Agricol, à la librairie Roumanille, et au contact des *primadié*, d'une foi entière et d'un enthousiasme ardent pour le Génie de la Provence et le Félibrige. Frédéric Mistral avait pour lui la plus cordiale amitié; il avait toujours souhaité qu'il fût mieux connu des Félibres et c'est avec une véritable joie qu'il avait appris que je me préparais à publier une étude sur sa vie félibréenne.

Veillez me permettre, Monsieur le Président, d'en offrir le premier exemplaire à l'Académie de Vaucluse.

Vous vous êtes complu en la compagnie de tous ces hommes que les hasards des temps et des évènements ont amenés sur les grèves du Rhône, sur le « Pont où, quoi qu'on dise, on n'a pas toujours dansé », sur les rives de cette Barthelasse où s'amarrèrent les galères dorées de notre Reine Jeanne! Ils ont aimé, chacun à sa manière, l'air de cette ville; ils se sont mêlés à ce peuple, ami de la joie et de la vie facile, rudes portefaix trimant, boutiquiers et boutiquières cossus, juifs en robe jaune gesticulant dans la *Carriero* bruyante, bas officiers de justice hargneux et rapaces, étudiants en liesse, et jolies filles... Et jolies filles! Que vous avez bien su, Monsieur, et avec quel art, nous dire leur charme, leur grâce capiteuse, et noter quelques-unes des nuances infinies qui vont de la brune aux cheveux d'hyacinthe à la blonde pareille aux blés de la St-Jean.

Elles forment une ronde de Grâces, une guirlande fleurie aux vieilles gloires de la ville; et le grand Aubanel le savait bien, qui a placé sous leur vocable rayonnant les plus parfaits, les plus marmoréens de ses poèmes.

Cette œuvre et celle de vos confrères, si variée et si riche d'aspect, si une d'idée cependant, donne davantage le regret que les Académies et Sociétés savantes de province n'aient pas plus de rayonnement.

Ah! Messieurs, la province! plus je pénètre dans son for intérieur et plus j'y trouve des trésors cachés, des mines précieuses d'érudition, insuffisamment exploitées. Si les Académies de province, par exemple, ne se bornaient pas à échanger entr'elles leurs travaux, c'est-à-dire entre un personnel restreint et du même monde, si elles les répandaient dans le peuple et prenaient directement contact avec lui, quels services elles pourraient rendre à notre pays! On a dit bien souvent que les Académies de province sont comme les honnêtes filles et qu'elles n'aiment pas à faire parler d'elles.

« *Fiho pau visto, fiho requisto* ». Cette modestie outrée peut être méritoire de la part des honnêtes filles, mais je ne crois pas qu'il en soit de même pour nos Académies. On m'objectera sans doute que leurs travaux ne sont pas à la portée des masses populaires; qu'ils sont trop savants, trop techniques... Je ne partage pas cette opinion. Nous ne sommes plus au temps où l'ouvrier, l'agriculteur, le travailleur, étaient ignorants et illettrés. En matière économique, dans le monde industriel et maritime, qui est mon véritable domaine, (car je ne prétends en aucune façon au titre de littérateur, mais à celui de simple et modeste vulgarisateur),

j'ai fait l'expérience que l'ouvrier est beaucoup plus apte qu'on ne le croit à s'intéresser aux questions d'histoire et de géographie, qu'il est désireux de s'instruire et curieux de toutes choses. On a cru pendant trop longtemps (et c'est une erreur que je n'ai jamais partagée) que le rôle de l'industriel, du patron, devait se borner à payer régulièrement aux ouvriers leurs salaires et que tout était dit; qu'il n'avait pas à se préoccuper de leur vie matérielle et morale. Regrettable méprise, Messieurs, et une partie du monde industriel a pêché par un manque absolu de prévoyance. Pendant qu'il restait inactif, les meneurs des Syndicats, des Bourses du travail et de la Confédération générale du travail, faisaient leur chemin, corrompaient l'esprit populaire par la diffusion de doctrines révolutionnaires. L'alcool aidant, ces mauvais bergers en étaient arrivés à faire adopter, comme obligatoire, l'hostilité du capital et du travail et la haine forcée du patron.

Mais le monde industriel s'est ressaisi: il a fait aux ouvriers le plus de bien possible, matériel et moral, sans y mêler directement la politique, en pratiquant un genre de socialisme qu'ils ignoraient, qui est le bon et vrai socialisme, basé sur les bienfaits principes de l'initiative privée et de la mutualité, sur l'organisation de bibliothèques dont les ouvrages sont très lus, ainsi que l'indique leur état de fatigue. Nous veillons également sur leurs femmes et sur leurs enfants; nous prenons, pour ainsi dire, l'enfant dès sa naissance et nous le suivons jusqu'au moment de son service militaire. Après l'avoir terminé, il retrouve dans nos chantiers et ateliers la place qu'il y avait occupée, d'abord comme apprenti, ensuite comme jeune ouvrier.

La famille étant la véritable cellule sociale, notre grand effort doit tendre à la création et au développement des œuvres qui favorisent la vie familiale, qui facilitent et améliorent ses conditions d'existence; et au premier plan figurent celles intéressant l'habitation.

Pas de famille sans un nid pour l'abriter. Pas de moralité familiale, quand les conditions de logement sont telles qu'un minimum de bien-être physique n'est pas réalisé. Les Jardins ouvriers complètent le bienfait d'un logement sain et agréable. Le fait pour une famille ouvrière, de posséder un jardin peut avoir des répercussions incalculables, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Entr'autres bienfaits, la journée du dimanche y trouve un but, un intérêt, une occupation saine, qui réunit tous les membres de la famille, et les tient éloignés des pernicieuses tentations de la rue et du cabaret.

Eh bien! Messieurs, pourquoi ne viendriez-vous pas à notre aide dans l'ordre intellectuel? Pourquoi ne prêteriez-vous pas votre actif et précieux concours à cette œuvre de rénovation sociale dont dépend l'avenir de notre France? Laissez-moi donc vous faire part du rêve que je caresse depuis longtemps et dont j'avais dit quelques mots à l'Académie d'Aix-en-Provence, dans la séance publique du 9 avril 1908, et dans une conférence que j'avais faite à Marseille le 28 janvier 1911, à la *Société des Amis des Lettres*, sur la *langue provençale*. Je souhaiterais que le rôle des Académies de province devint plus actif, moins contemplatif. Pour atteindre ce but, elles n'auraient qu'à se constituer en fédération dans une même région; par exemple, les Académies de Vaucluse, d'Aix, de Marseille, du Var, de Nîmes, de Montpellier, d'Agen, de Montauban, de Toulouse, de toute l'ancienne Provence et du Comtat, se grouperaient en un solide faisceau. Chaque Académie serait représentée par deux délégués et la fédération, ainsi constituée, nommerait son Bureau, renouvelable tous les ans, avec un budget commun, alimenté par des cotisations spéciales et des subventions des Conseils municipaux et des Conseils généraux.

La fédération se réunirait au moins une fois l'an, dans des séances solennelles et largement ouvertes, où l'on donnerait connaissance des plus remarquables travaux de chaque Académie, travaux choisis par un Jury, recruté parmi les membres de la fédération. A mon sens, la ville dans laquelle la fédération devrait tenir sa première assemblée serait Toulouse, car le terrain y est admirablement préparé, la vie intellectuelle très intense. Les éminents professeurs de l'Université y ont créé un *Institut d'Etudes Méridionales*, organe vivant de sa vie propre et indépendante et groupant des Enseignements dispersés, pouvant fort bien attirer à l'Université de Toulouse des étudiants étrangers, surtout des Catalans, qui n'ont certainement pas oublié qu'ils ont reçu de Toulouse, au quatorzième siècle, leur code poétique et leurs *Leys d'Amors*. Je suis convaincu, Messieurs, que les villes où se tiendraient vos Congrès auraient à cœur de leur donner un grand éclat, et qu'il en résulterait un mouvement très profitable à la noble cause des sciences, des lettres et des arts, dont vous êtes les gardiens autorisés et les propagateurs naturels.

Il conviendrait de compléter cette organisation par des conférences populaires, données tout autour de chaque centre académique.

Le nombre et la qualité de vos adhérents permettraient un recrutement facile des conférenciers, qui se rendraient, le dimanche, à Villeneuve, à Orange, à Vaison, à Carpentras, à Châteauneuf-de-Gadagne ou à Châteauneuf-du-Pape, au Thor, sur tel ou tel point de votre région, où certes les sujets de conférences ne manquent pas: comme local, ils seraient, je crois, bien inspirés en recherchant les cercles ouvriers. L'orateur s'abstiendrait, bien entendu, de faire de la politique et ne s'occuperait que de l'histoire de la petite ville, du village où il se trouverait. M. le Baron de Vissac, avec lequel j'ai causé de ce projet, m'a paru assez sceptique sur l'accueil qui serait réservé aux conférenciers et les résultats de leur courageuse croisade.

Mais je lui demande la permission de ne point partager ses craintes; surtout si, comme l'a fait très justement observer M. le docteur Colombe, on organisait également des conférences pour les professeurs et les instituteurs, qui ignorent le plus souvent l'histoire du lieu où ils sont appelés à enseigner, et sont par conséquent dans l'impossibilité de l'apprendre à leurs élèves. Ne croyez pas, Messieurs, que le Ministère de l'Instruction publique se montre hostile à cette initiative, qui constituerait un sérieux progrès, un pas décisif vers cette décentralisation, comparable jusqu'à présent aux mirages de notre Crau ou de notre Camargue, qui s'éloignent, au fur et à mesure qu'on croit s'en approcher, et finissent par disparaître avec les dernières lueurs du jour.

En esquissant devant vous, Mesdames et Messieurs, ce programme d'une organisation efficace de l'effort intellectuel après la guerre que faisais-je, sinon paraphraser, amplifier l'organisation même que le clair génie de Mistral avait conçu pour susciter la miraculeuse renaissance méridionale?

Quoi qu'il advienne de l'idée que je vous sou mets, toujours est-il que ce qui manque le plus aux chercheurs de notre pays, c'est un fonds de matériaux d'études, de documents facilement accessibles, offrant toute la sécurité désirable. Où sont, je ne dis pas en Provence, mais dans tout le Midi de la France, les publications illustrées, où les frais d'une documentation vraiment moderne ne soient pas ménagés, qui centralisent tout ce qui peut intéresser l'histoire, l'ethnographie et la linguistique de notre pays?

Nous nous entretenions de cette question, il y a déjà une trentaine d'années, Mistral et moi. Il venait d'achever la *Rèino Jano* et nous en avait lu les cinq actes en une Cour d'Amour qui s'était tenue dans les Basses-Alpes, chez un de nos amis communs.

A quelque temps de là, je m'arrêtais à Maillane, et, comme toujours, accueilli cordialement par le Poète, nous passâmes ensemble la journée: vous savez ce qu'étaient ces merveilleuses conversations de Mistral. Comme nous nous promenions, après déjeuner, sur la route, et que nous devisions, très animés, de Provence et de Félibrige, à un moment donné, il s'arrêta, me regarda, et, familièrement, me mettant la main sur l'épaule, il me dit:

« Mais vous qui pouvez si facilement voyager à l'intérieur du pays et au dehors, vous qui parlez notre langue, et qui avez si fidèlement, depuis Font-Ségugne, suivi notre Renaissance, pourquoi ne consacriez-vous pas une partie de vos loisirs à parcourir et à étudier nos vieilles cités du Midi?

Pourquoi ne recueilleriez-vous pas et ne sauveriez-vous pas au moins le souvenir de tant de choses que les générations de demain ne verront peut-être plus; les vieilles ruines, pleines de souvenirs et de poésie, que le peuple attribue encore à notre Reine Jeanne; anciens costumes, vieilles coutumes, que nous avons connus dans leur pleine vie et qui s'en vont, hélas! Qui sait, par exemple, si les Gardians de Camargue sauront encore, dans vingt ans, offrir les ferrades que nous voyons aujourd'hui, comme je les dépeins dans *Mirèio*? Déjà la moisson et le dépiquage ne se font plus comme de mon temps. Et les *abrivado*, et les courses provençales, la charrette de Saint Éloi, et la Procession des Bouteilles à Boulbon, et la Messe de Minuit aux Baux, et le *cacho-fiò*, et les Crèches, les Santons, et le Pèlerinage des Saintes, celui de Saint Gent, et les farandoles et les tambourinaires? Mon cher ami, je vous en prie, arrêtez-vous un instant, en pieux provençal, devant tout cela. Et pourquoi n'amèneriez-vous pas avec vous un photographe, qui serait là, à vos côtés, pour en fixer l'image? Oui, un photographe! Il y a beaucoup à faire de ce côté-là.

Avez vous songé à la peine que prenaient nos grands voyageurs de la Renaissance, Peiresc par exemple, pour dessiner ou faire dessiner, heureusement pour nous, les monuments, les inscriptions, les vitraux, les tableaux qu'ils rencontraient et qu'ils ont si exactement décrits? Quel serait leur bonheur, s'ils vivaient de nos jours où la photographie permet de si belles et si fidèles reproductions de la réalité! »

Notre conversation erra longtemps autour de ce sujet si séduisant. Mistral avait le don d'éveiller les idées, de provoquer les aides à la Cause, de susciter des enthousiasmes. Dès ce moment, je vis l'œuvre à faire, je commençai des recherches. Mais j'étais seul et l'œuvre était énorme, telle que nous l'avions envisagée dans cette journée mémorable. En outre, j'étais de plus en plus absorbé par les labeurs et les soucis de la vie politique, de sorte que, malgré toute ma bonne volonté, je n'arrivais qu'à un maigre résultat. Cela dura longtemps ainsi.

Mais un jour, le hasard d'un voyage à Valence, où je m'étais rendu pour voir le fameux Pendentif, tombeau des Mistral Dauphinois, me fit connaître cet homme exquis, plein de savoir et de goût, M. Etienne Mellier. J'ai dit ailleurs comment il m'accueillit, et avec quelle bonne grâce; comment je connus, en cette occasion, Madame de Flandreysy, sa fille, et comment, ayant fait part à mon nouvel ami de mes projets et du grand embarras où j'étais de ne pouvoir les mener à bien, M. Mellier me dit: « Pourquoi vous décourager ainsi? Il ne faut pas abandonner une œuvre aussi utile, aussi essentiellement patriotique. Si vous voulez bien accepter notre aide, ma fille et moi serons très heureux de travailler avec vous ». C'est ainsi qu'a commencé cette collaboration si fidèle, si féconde. Depuis près de quinze ans, Madame de Flandreysy parcourt, inlassable, la Provence, la France, l'Europe, poussant ses recherches avec un sens rare de la source documentaire, avec une ténacité et une capacité de travail admirables, sachant rendre plus précieuses ces qualités par son intelligence des gens et des choses, par sa grâce et par un enthousiasme réfléchi, contagieux et irrésistible.

Eh bien! ces longues et patientes recherches ont abouti à former une vaste collection de documents sur la Provence et le Midi.

Il ne nous a pas encore été possible de les livrer tous au public. Mais j'espère, Dieu aidant, en publier un nombre assez important dans un premier grand ouvrage d'ensemble, dont les bases sont arrêtées.

Nous avons cru qu'il convenait d'abord d'étudier le mouvement de rénovation qui a transformé si puissamment la pensée provençale; et, remontant le cours des siècles, qu'il fallait en retrouver les racines profondes, puis les successifs et renaissants surgeons, jusqu'au magnifique épanouissement de ce bel arbre, au bruissant feuillage, qu'est le Félibrige Mistralien.

Nous publierons donc ainsi, sous forme de recueils iconographiques, largement et savamment légendés, une véritable histoire de la littérature du Midi, dont le titre sera: *Des Troubadours à Mistral*.

Voici le plan sommaire auquel nous nous sommes arrêtés:

I. *Les Troubadours*, depuis l'origine connue de la poésie méridionale jusqu'à Guiraut Riquier, en qui survit un moment la dernière étincelle de ce brillant foyer qui se meurt.

II. *Les Poètes méridionaux du XVe au XVIIIe siècle* inclusivement; nous ferons cette étude par centres régionaux: Toulouse, Béziers, Aix, Marseille, Avignon, les Alpes..., en insistant surtout sur les principaux poètes: Bellaud de la Bellaudière, le fantaisiste et truculent Antonius Arena, Goudouli, Cortète de Prades, Saboly, Toussaint, Gros. Germain, etc...

III. *Les Précurseurs des Félibres* (commencement et milieu du XIXe siècle): Michel de Truchet, P. Lellot, V. Gélu, Bénédict, Jasmin...

IV. *Les Félibres eux-mêmes*, depuis Font-Ségugne. Nous suivrons pas à pas, avec une documentation très abondante, le développement du Félibrige jusqu'à nos jours.

V. *Mistral, sa vie et ses Œuvres*.

Je veux surtout insister sur cette dernière partie, qui comprendra au moins trois gros volumes. Dans l'un, nous suivrons la vie de Mistral, et nous aurons ainsi une série tout à fait neuve de chapitres de la plus grande importance pour l'histoire de la pensée Mistralienne:

Mistral et Lamartine. Mistral et la langue Provençale. Mistral et la Politique. Mistral et la Catalogne. Mistral et le Fédéralisme. Mistral orateur. Mistral journaliste. Mistral et les Félibres. Mistral et le *Museon Arlaten*. Mistral et l'Académie Française.

Dans le second volume, nous publierons les fac-similés des manuscrits en notre possession, ou découverts par nous, des œuvres de Mistral; et nous ferons précéder chacune de ces reproductions d'une étude sur *la composition* et *la documentation* de l'œuvre elle-même. En effet, tout a été écrit, au point de vue littéraire, sur l'œuvre de Mistral.

Il serait bien difficile de trouver quelque chose de nouveau. Tandis que la documentation proprement dite des œuvres, leur composition et les circonstances de cette composition n'ont, jusqu'ici, jamais été étudiées, sauf pour *Mirèio*, dont l'*espelido* est minutieusement racontée par Mistral dans ses *Mémoires*.

Quant au *Trésor dóu Felibrige*, nous étudierons les sources d'information de ce monument philologique, que Gaston Paris déclarait de toute sûreté et comparait, pour les parlars modernes, à Du Cange pour ceux de la moyenne et de la basse latinité.

A ce sujet, voici une lettre curieuse de Mistral au célèbre romaniste et provençalais Paul Meyer, alors directeur de l'École des Chartes, qui a édité, avec une érudition merveilleuse, le roman de *Flamenca*. Cette lettre montre combien Mistral mettait de soin à s'occuper des moindres détails, lorsqu'ils importaient à la réalisation de l'œuvre. C'est un préjugé intéressé, répandu par les négligents, que les poètes sont incapables de concevoir les réalités et d'appliquer leur esprit aux petites choses:

Maillane, 24 août 1877.

Mon cher ami,

Je vous communique un premier essai de l'impression de mon Dictionnaire. Il n'y a rien là de définitif. C'est composé avec les caractères que l'on avait sous la main, et l'épreuve n'a pas été corrigée. Il y a donc bien des choses à revoir. C'est surtout comme aspect et détails typographiques que je vous sou mets ce premier jet, et je tiens à avoir votre avis là-dessus.

Quand aux notices géographiques, biographiques et bibliographiques, que cela ne vous effraie pas. Je ne mets que des indications très brèves, destinées à éclairer le mot. En donnant les noms propres, historiques, géographiques et patronymiques, j'ai voulu seulement donner la *forme méridionale* de ces mots: histoire de compléter ma nomenclature et d'éclairer ces mots par l'ensemble de leurs congénères. Je viens de compter les lignes de mon manuscrit; j'aurai, au plus, 1.800 pages comme celle que je vous envoie, c'est-à-dire deux vol. in-4° de 900 pages chacun; à peu près les deux vol. de l'Académie Française, ce n'est pas excessif.

Merci de vos démarches au Ministère. Un libraire de Paris m'a demandé 100 exemplaires, à condition qu'il serait seul dépositaire à Paris et qu'il recevrait le 33 pour cent. Je ne m'engage pas encore. Ce libraire s'appelle Champion.

Mille amitiés.

F. MISTRAL.

La page que je vous communique est une des moins intéressantes de l'ouvrage. Elle a été choisie à cause des difficultés typographiques.

Dans un troisième volume, que nous intitulerons: *Paysages, bêtes, Choses et Gens dans l'Œuvre Mistralienne*, nous reprendrons une à une les œuvres du Maître et nous leur donnerons, sous ce titre, une illustration abondante, joignant la vérité

documentaire à la valeur artistique, une illustration, en un mot, digne de ses poèmes, d'une beauté toujours précise, toujours concrète, l'illustration que Mistral avait toujours désirée et à laquelle il songea lorsqu'il créa le *Museon Arlaten*. Qu'était-ce que le *Museon*, dans sa pensée, sinon cela, sinon l'illustration parlante de son Œuvre? Nos recueils n'offriront pas aux regards, il est vrai, le relief des belles collections d'Arles. Mais, d'autre part, un livre bien établi dure des siècles, tandis que les collections

ethnographiques les mieux soignées, quand par bonheur elles le sont, ont tant de fragilité, sont si périssables! On tremble en songeant à ce que seront dans cinquante ans telles séries si patiemment, si amoureusement réunies par Mistral.

Il est bien entendu que, par le mot Gens, nous ne voulons pas comprendre les personnages acteurs du drame en tant qu'acteurs; mais le milieu humain dans l'atmosphère duquel se déroule le drame: gens de mas, pêcheurs, seigneurs ou prélats que Mistral fait mouvoir autour de ses héros, d'une façon si vivante et comme le chœur de l'antique tragédie.

Par exemple, pour *Mirèio*, nous aurions: la vie de Mas en Crau et en Camargue (à propos des deux prétendants, Véran et Ourrias); le Val d'Enfer et les Baux; les Moissons, le Voyage des Saintes; Arles et le Rhône; la Légende des Saints de Provence, etc.... qui formeraient autant de chapitres, en suivant le plus possible l'ordre du récit, mais pas forcément: petits chapitres illustrés qui présenteraient chacun une suite intéressante et un tout.

Et, pour *Calendau*, de même. Ici, je vois un ensemble d'illustrations tout à fait inédites: le voyage de Calendal à Eyglun et son retour par la Côte et les Iles d'Or. Puis, la vie des pêcheurs de Cassis; les calanques et le paysage de Cassis; la *Targo* et les Jeux Nautiques; la Sainte Baume et les Compagnons du Tour de France (avec une source de documents tout à fait curieux); le Ventour, la Fête-Dieu à Aix, etc...

Pour *Lou Pouèmo dóu Rose*, ce qui se présente d'abord à l'esprit, c'est la *descente du Rhône* dans l'ordre géographique. A propos des villes ou de régions importantes, nous pourrions publier toute une série de documents sur Vienne, Condrieu, Valence, la Fontaine de Tournes, Avignon, Tarascon, Arles, ainsi que sur la battellerie du Rhône et sur la Foire de Beaucaire. Enfin nous donnerons les reproductions des ruines qui, sur les deux rives, hérissent les crêtes de la vallée

Et ainsi de suite pour les autres œuvres de Mistral.

Ceci, Messieurs, n'est évidemment qu'une esquisse. Notre projet sera peut-être remanié dans les détails: « c'est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour », de temps et de patience. Du moins, ce rapide exposé vous en donne-t-il les grandes lignes.

Pour cette laborieuse tâche, je me suis assuré la collaboration de chercheurs, d'érudits, de littérateurs provençaux, dont les noms seuls sont de sûrs garants que l'œuvre sera menée à bien avec le savoir, le tact, la conscience qu'exige une pareille entreprise.

Notre premier volume sur la Civilisation Méridionale du Moyen-Age et la Poésie des Troubadours, sera commenté par M. Joseph Anglade, professeur de littérature et de langue romane à la Faculté des Lettres de Toulouse, savant dont le nom fait autorité chez les romanistes.

Esprit solide, nourri aux méthodes consciencieuses, exactes et substantielles, je ne dirai pas des Allemands, certes, car elles ne sont pas exclusivement allemandes, mais de tout savant qui se respecte, à quelque nation qu'il appartienne, M. J. Anglade est un Méridional qui fait grand honneur au Midi. Et ce qui est pour nous un sujet d'étonnement, c'est qu'à la mort du grand érudit limousin Chabaneau, émule des Raynouard et des Diez, le Consistoire du Félibrige ne lui ait pas attribué la Cigale de ce Majoral éminent.

Les légendes de nos volumes sur les Poètes Méridionaux du XVe au XVIIIe siècle, sur les Précurseurs des Félibres et les Félibres eux-mêmes, sont confiées à M. Pierre Fontan, Conservateur du Musée de Toulon, félibre d'un rare savoir, artiste pénétrant et délicat, dont les recueils poétiques, *Lou Calen* et *La Galèro*, resteront parmi les œuvres marquantes de la littérature provençale actuelle.

M. Joseph d'Arbaud, poète de la Camargue et de la vie Gardiane, qu'il a chantée avec un art vraiment remarquable dans le *Lausié d'Arle* et *Li Cant palustre*, fera, sur la vie félibréenne de Mistral, une étude particulièrement documentée. M. Jules Véran, actuellement Directeur de l'*Eclair* de Montpellier, dont le public sait apprécier les chroniques fines et pleines d'enseignements, et M. Joseph Bourrilly, l'un des félibres qui ont le mieux senti et vécu la pensée essentielle de Mistral, présenteront les Manuscrits. Ce dernier est spécialement chargé de l'étude des Sources, de la Composition des œuvres Mistraliennes et de l'illustration documentaire de cette œuvre, travaux auxquels l'ont particulièrement préparé ses études de philologie et d'ethnographie provençales. A ce sujet, nous sommes heureux de pouvoir remercier ici M. Camman, notaire à Tarascon, qui a bien voulu nous communiquer et nous autoriser à reproduire en fac-similé le manuscrit du premier chant de Mirèio. Chose émouvante entre toutes que ce manuscrit de la jeune gloire de Mistral, « dont les mots, dit M. J. Bourrilly, semblent se détacher du papier, avoir une vie, vouloir parler la pensée du Maître »! Vous en jugerez, Messieurs, par cette reproduction qui, pour la première fois aujourd'hui, circule en public, mais dans un public d'élite.

Une part de nos recherches, et qui gagne de jour en jour de l'importance, a été forcément dirigée du côté des correspondants de Mistral. En effet, pouvait-on sérieusement songer à établir les bases d'une histoire de la littérature provençale sans consulter Mistral lui-même, sans recourir aux écrits qui contiennent toute nue sa pensée la plus profonde, la plus sincère, la plus intime, sur le mouvement de la Renaissance dont il fut l'initiateur, le génial et le puissant ouvrier? Comme le dit fort bien Lamartine, « ce que nous aimons le mieux des grands écrivains, ce ne sont pas leurs ouvrages, c'est eux-mêmes; les œuvres où ils ont mis le plus d'eux-mêmes sont donc pour nous les meilleures. Qui ne préfère mille fois une lettre de Cicéron à une de ses Harangues? une lettre de Voltaire à une de ses Tragédies? une lettre de Madame de Sévigné à tous les romans de Mademoiselle de Scudéry? Ces grands esprits ont eu du talent dans leurs ouvrages prémédités d'artistes, mais ils n'ont eu de véritable style que dans leur correspondance; pourquoi encore? parce que là ils ne pensaient point à en avoir ou à en faire. Ils prenaient, comme Madame de Sévigné, leur sensation sur le

fait; ils n'écrivaient pas, ils causaient; leur style n'est plus le style, c'est leur pensée même ».

Eh bien! nous avons fait déjà une moisson considérable de ces lettres et ce sera pour les Félibres de l'avenir une source inestimable d'idées jaillissantes, un commentaire perpétuel à l'œuvre de Mistral, le commentaire le plus sûr et le meilleur de l'enseignement de celui qui, pas un jour de sa vie, ne s'est reposé dans son active propagande; de celui dont toute l'œuvre, en chacun de ses vers, chacune de ses phrases, est gonflée de cet ardent amour de la Cause provençale et qui, mieux que quiconque, savait où le Félibrige menait; de celui qui, sans relâche, presque jusqu'au dernier souffle, a reçu, avec quelle amitié, quelle indulgence! les confidences, les espoirs, les plaintes aussi de chacun; qui savait, avec une si parfaite intuition psychologique, peser à leur vrai poids les hommes et les faits, et possédait l'art, le tact et la bonhomie qu'il fallait pour remettre toute chose à sa place, ranimer l'ardeur de celui-ci, calmer les impatiences de celui-là. Nous étions sûrs d'avance que c'était dans sa correspondance que nous trouverions ce commentaire continu, animé, nuancé, de toute l'action félibréenne. Cette correspondance est immense. On peut bien dire que Mistral, grand laborieux, de même qu'il ne passa pas un jour sans augmenter son vaste savoir et sans enrichir son œuvre, ne passa pas non plus un jour sans écrire une lettre. Loin de prétendre. hélas! à retrouver ni à utiliser une aussi énorme correspondance, nous avons cependant pu recueillir déjà une très belle collection de Lettres Mistraliennes, dont nous avons, dès à présent, assuré la conservation. Nous avons fait reproduire en fac-similé, le plus grand nombre de ces lettres qui ont un intérêt littéraire ou historique, laissant soigneusement de côté celles qui sont trop personnelles. De sorte que les Félibres auront ainsi sous les yeux, non seulement la pensée du Maître, le tour de sa phrase, mais pour ainsi dire matérialisé le mouvement même de sa pensée, cette écriture menue, mais harmonieuse et claire, si semblable à son génie. Et nous rendrons ainsi à la littérature provençale une œuvre qui lui est due, qui, dans l'esprit de Mistral, il le souhaitait et ne s'en cachait pas à ses amis était destinée tôt ou tard à l'instruction du peuple provençal; une œuvre où nous reconnaissons le souci constant du nautonnier qui veut garder la barque des écueils et la mener au port, malgré les ondes diverses.

Mistral savait si bien le service que peut rendre à la Cause la publication de la correspondance des Félibres qu'au lendemain de la mort de Paul Arène, sous ce titre: *Quàuqui letro de Pau Areno escricho, quand èro jouine, à Frederi Mistral*, il prenait lui-même l'initiative de reproduire, dans l'*Aiòli* du 27 décembre 1896 et des numéros suivants, toute une série de lettres, dont quelques-unes très personnelles, de l'auteur de *La Chèvre d'or*.

Et lorsque je l'entretenais de mon projet de faire une étude sur Bonaparte-Wyse, spontanément c'est lui encore qui m'offrit la correspondance du félibre Irlandais:

lettre manuscrite en français non scannée de Mistral à l'auteur

Et voyez, après m'avoir invité, dans un billet charmant, à demander à la veuve de William Bonaparte-Wyse, afin que je les publie, toutes les lettres qu'il avait écrites

lui-même à son mari, voyez quelle fut son émotion à retrouver plusieurs de ces lettres, données par moi, dans le *Provençal de Paris*:

lettre manuscrite en français non scannée de Mistral à l'auteur

Quelques jours plus tard, il écrivait encore à Mme de Flandreysy:

lettre manuscrite en français non scannée de Mistral à l'auteur

lettre manuscrite en français non scannée de Mistral à Mme de Flandreysy

De même, pour notre ouvrage le *Jubilé de Mistral*, le Maître m'envoya toutes les lettres d'Hébert et de Gounod qu'il possédait. Je lui ai, à plusieurs reprises, Messieurs, entendu commenter cette pensée de Lamartine:

« On ne sait rien d'un homme tant qu'on n'a pas lu sa correspondance. L'homme extérieur se peint dans ses œuvres, l'homme intérieur se peint dans ses lettres. Dans ses œuvres, l'écrivain se peint tel qu'il désire paraître et, dans sa correspondance, il se peint tel qu'il est: les œuvres, c'est la volonté; les lettres, c'est la nature ».

Guidés par son exemple et autorisé, encouragé par lui-même de son vivant, nous avons donc recherché les amis de Mistral en possession du trésor et nous devons reconnaître, qu'aussitôt heurtées, toutes les portes se sont ouvertes; chacun littéralement a voulu se faire notre collaborateur, tant cette chose était dans l'air, paraissait naturelle à tout félibre. Vraiment, on est touché de voir avec quelle unanimité ont répondu à notre demande tant d'amis et tant de disciples.

C'est qu'ils ont compris, eux aussi, que c'était dès après la mort du Maître et non dans dix ans, dans quinze ans, dans cinquante ans, qu'il fallait se mettre à la recherche des pièces précieuses et en assurer la conservation.

Déjà, malgré le grand effort qui a été fait, bien des lettres nous ont échappé qui ont été perdues, détruites ou vendues. Et encore si toutes les lettres de Mistral adressées à tel ou tel félibre de la première heure, avaient été vendues, en leur totalité, à un même acheteur, ce ne serait qu'un demi-mal, on pourrait les retrouver, mais elles ont été fragmentées et dispersées aux quatre coins du monde. De celles adressées par le Maître à Louis Roumieux, pour ne citer que cet exemple, cinq se trouvent à Marseille, douze à Rouen, vingt-deux à Barcelonne, quarante-six à Florence, cent ou cent cinquante à Paris, que sais-je encore... Nous avons pu en recomposer un dossier à peu près complet parce que Roumieux

autographe manuscrit en provençal non scanné de Mistral à Lamartine

Voici l'autographe inscrit par Mistral sur l'exemplaire de *Mirèio* qu'il offrit: Lamartine. « C'était, nous disait l'une de ses nièces, Mme Fournier, née de Belleroche, c'était tellement le livre de prédilection de mon oncle! Je vois encore l'exemplaire qu'il en avait, je vois la belle dédicace de Mistral.

Certes l'exemplaire était bien fatigué, le poème avait été lu et relu, cela se voyait. L'apparition de *Mirèio* fut, pour mon oncle, une des grandes joies de sa vie. »
est, pour ainsi dire, encore parmi nous, que sa famille, ses amis existent et se souviennent... mais dans quinze ans, dans vingt ans, rien d'eux ne sera peut-être plus... et alors?

Hier encore, à mon retour de Saint-Nazaire, je trouvais une lettre de Carcassonne, d'un vieil ami à moi auquel j'avais confié des recherches et qui me dit, au sujet d'un félibre mort il y a quelque temps:

« Plus rien à espérer, mon pauvre ami, la misère a fait son œuvre, tout a été vendu, meubles, chiffons, papiers, et dans ces papiers, personne n'a même su me dire s'il y avait des lettres de Mistral. On a tout vendu sans regarder, au poids. Il faut donc considérer cette correspondance comme perdue. »

Cette recherche, Messieurs, s'imposait encore pour d'autres raisons: personne ne peut se douter dans quel état sont certaines lettres écrites par Mistral en 1849, du Clos Crémat, et en 1850 et 51, d'Aix-en-Provence. J'ai eu toutes les peines du monde à les lire, à les déchiffrer, tant l'encre en était pâlie et les mots, pour ainsi dire, défigurés. Encore quelques années, peut-être seulement quelques mois et tout cela se perdait, s'évanouissait à jamais. Madame de Flandreysy confia ces lettres à des photographes spécialistes, véritables artistes, qui, sans y toucher, je veux dire sans les altérer, surent en faire revivre tous les signes et nous donner des fac-similés très supérieurs aux originaux qu'ils représentent cependant strictement au point de vue des textes.

Nous avons dû faire la même œuvre de sauvetage pour la correspondance de Mistral de 1870-71. A cette époque l'encre était-elle, par le fait de la guerre, de mauvaise qualité, toujours est-il que les lettres du Maître s'offrent à nous à peu près sous le même aspect que celles de 1849, 1850 et 1851.

D'autres fois ce sont des lettres en loques que nous trouvons, toutes déchirées, en lambeaux, en miettes.

On ose à peine nous les montrer, et cependant lorsqu'on nous explique ce qui s'est passé, nous ne pouvons retenir notre émotion: le félibre, à la réception de la lettre de Mistral, fut si heureux, si heureux et si fier, qu'il ne put s'en séparer, il la garda dans son portefeuille et dix fois par jour, sans doute, la sortit pour la faire lire à ses amis. Et la pauvre petite feuille de papier froissée, coupée, meurtrie, veut être recueillie et protégée tout de suite, sinon que restera-t-il d'elle dans quelques années?

Telle est, Messieurs, la situation. N'est-ce pas, dès lors, d'un patriotisme supérieur que de chercher à ravoïr, à sauver tout ce qui a été, tout ce qui demeurera la pensée du Maître? C'est ce qui m'a amené aussi à acheter, chaque fois que la chose se présente, des lots de lettres autographes. Je m'applique surtout à faire rentrer celles qui sont à l'étranger. Ainsi, la Provence, les Félibres recouvreront peu à peu ce qui est de leur patrimoine.

Laissez-moi maintenant, Messieurs, vous présenter une série de lettres ornées, de lettres à soi-disant portraits, que nous avons fait reproduire en couleurs, d'après les manuscrits originaux conservés à la Bibliothèque Nationale, au Vatican et dans les principaux Musées d'Europe, pour illustrer notre premier volume sur les Troubadours.

Nous donnerons ainsi toute une suite de miniatures représentant les principaux troubadours, depuis Guillaume de Poitiers, Duc d'Aquitaine, homme de haut parage, qui est le premier troubadour connu, jusqu'à Marcabrun, Jaufré Rudel, dont vous vous rappelez tous l'émouvante aventure, son amour pour la « Princesse lointaine », amour qui fit sa gloire et qui causa sa mort. « J'aime un objet que je n'ai point vu, disait-il, à qui je n'ai pu expliquer mes sentiments, ni demander l'explication des siens ». C'est Jaufré Rudel qui a inspiré à mon cher compatriote Edmond Rostand un de ses chefs-d'œuvre.

Viendront aussi Bernard de Ventadour, Arnaud de Mareuil, Girault de Borneilh, Arnaud Daniel, Raimbaut d'Orange et la Comtesse de Die, Pierre d'Auvergne, Pierre Vidal, Raimon de Miraval, Père Cardinal, j'en passe, et enfin ce fameux Folquet de Marseille, « Foulquet l'Abominable », que j'ai voulu nommer le dernier, Messieurs, pour bien vous dire, à l'honneur de ma ville natale, qu'il était d'origine italienne et non d'origine marseillaise.

Dante, qui l'a placé, je ne sais pas pourquoi, dans son Paradis, nous assure qu'il est né « dans cette vallée qui sépare la terre de Gênes et celle de la Toscane », et Pétrarque, dans ses *Triumphes d'Amour*, nous dit:

« Folquet a enlevé son nom à Gênes pour le donner à Marseille; et à la fin il changea pour une meilleure patrie son habit et son état ».

Dans la correspondance de Mistral et dans quelques-uns de ses discours, nous avons rencontré maints passages sur les troubadours, sur « ce siècle de renouveau, de vaillance, d'épanouissement, d'élégance, de gloire et surtout d'indépendance, qui a été le grand siècle du Midi ».

« Demandez aux Italiens, s'écriait-il, ce que pensait le Dante et ce que dit Pétrarque de ces troubadours, qu'ils reconnaissent pour leurs maîtres ».

« Et demandez aux Catalans, aux Castellans, aux Portugais, si ce ne sont pas les troubadours qui, proscrits de leurs terres, et recueillis par l'Espagne, leur apprirent, pour les en remercier, la grâce et tous les secrets de notre gaie-science! »

Enfin Mistral écrivait à Bonaparte-Wyse, le 7 mars 1860:

Mon cher Cœur de Lion,

Je suis ravi d'apprendre que le brave roi Richard est au nombre des Saints. Mais ce n'est pas le seul troubadour qui ait reçu cet honneur, Guillaume IX, Duc d'Aquitaine et Comte de Poitiers, chantait avant lui en provençal et avant lui était canonisé.

Écoutez, cher ami, son biographe, vous serez édifié:

« Le Coms de Peitieux si fo uns dels mayors cortes del mond e dels mayors trichadors de domnas: e bon cavaliers d'armas, e larg de doumneyar: e saup ben trobar e cantar, e anet lonctems per lo mond per engana las domnas. E ac filh que ac per molher la Duquessa de Normandia d'ont ac una filha que fo molher del rei Enric d'Englaterra, maire del rei Jove e d'en Richard e del comte Jaufré de Bretagna. »

Ce qui, avec votre permission, veut dire:

« Le Comte de Poitiers fut un des hommes les plus galants du monde et l'un des plus grands trompeurs de femmes, et bon chevalier d'armes, et généreux en cadeaux galants. Et il sut bien trouver et chanter. Et il alla longtemps pour enjôler les dames. Et il eut un fils qui eut pour femme la Duchesse de Normandie, d'où naquit une fille qui fut épouse du Roi Henri d'Angleterre, mère du Roi Jeune et de Dom Richard, et du Comte Geoffroy de Bretagne. »

« Heureux temps! les troubadours étaient princes, les princes étaient saints, les saints trompaient les dames et tous allaient gaiement en Paradis... Saint Guillaume de Poitiers, priez pour nous! »

Quant à notre second volume, celui que doit commenter M. Pierre Fontan, nous pourrons aussi l'éclairer par bien des citations de Mistral, se rapportant aux Poètes méridionaux du XVe au XVIIIe siècle. Nous verrons, par exemple, quelle influence a eu sur l'auteur de *Mirèio* votre Nicolas Saboly. Mistral l'affirme à plusieurs de ses amis, leur disant que les textes de ce maître noëlliste ont été la pierre de touche, grâce à laquelle il a pu reconnaître la filiation des formes nouvelles, reconnaître si leur évolution était pure ou naturelle ou *gallicisée*. C'est l'adoption par Saboly (après des hésitations dont ses manuscrits font foi), l'adoption de l'*o* final à la place de l'*a* ancien, qui a décidé Mistral à l'adopter lui-même définitivement.

Dans notre troisième volume: *Les Précurseurs des Félibres*, nous rappellerons entr'autres, au sujet de Jasmin, les débats ayant eu lieu entre Mistral et M. Boyer d'Agen, au moment de la réédition des œuvres complètes du poète Agenais.

La grande question, écrivait Mistral, le 20 novembre 1883, à M. Boyer d'Agen, puisqu'il s'agit d'une édition définitive et digne de l'illustre poète agenais, la grande question est de donner à son œuvre l'orthographe nationale et traditionnelle de notre langue.

Jasmin, comme la plupart des poètes populaires, n'avait pas fait des études philologiques suffisantes pour écrire ses œuvres conformément au génie de la langue (au point de vue graphique, s'entend).

Il a donc orthographié au point de vue français, et avec le système français.

Ce serait rendre un mauvais service à sa mémoire que de reproduire scrupuleusement les éditions publiées de son vivant, et tous ceux qui s'occupent des textes méridionaux seraient choqués de retrouver dans l'édition nouvelle des formes orthographiques absolument mauvaises. Exemple:

Arrè lou faou! Bòli lou Bray!

Qu'ense pintran d'aoutres mentisquen,

Jou me faou tel que souy: res de may, res de men.

Je crois que Jasmin ne perdrait rien à être présenté comme ceci:

Arrè lou faus! Bòli lou brai!
Qu'en se pintran d'autres mantisquen,
Jou me fau tal que soui: res de mai, res de men.

Ainsi pour leou, poou, lèyt, etc., qu'il faut orthographier, lèu, pòu, lèit, etc.

MISTRAL.

Pour notre quatrième volume: *Les Félibres depuis Font-Ségugne jusqu'à nos jours*, les documents iconographiques abondent.

C'est que les sept jeunes héros de Font-Ségugne sont depuis longtemps entrés dans l'histoire des idées du XIXe siècle. On s'aperçoit de plus en plus, hors même le Midi de la France, de la beauté, de la grandeur de leur œuvre, de ses raisons, de ses sources profondes. Une influence sociale, que l'avenir ne cessera de voir augmenter, s'en dégage déjà et étonnera quelque jour les esprits légers et les critiques superficiels.

Les lettres de Mistral, de cette époque héroïque, sont pleines d'enthousiasme, débordantes de foi. Les images merveilleuses et sans cesse renouvelées éclairent la pensée, la prolongent parfois en des lointains inattendus. Les mots coulent, abondants et expressifs. La pensée est en pleine activité. Mais voici quelque chose d'imprévu: c'est la lettre que reçut à sa naissance, le 19 octobre 1855, le fils aîné de Paul Giéra. Quelle grâce émue et quelle note exquise de tendresse!

lettre manuscrite en provençal non scannée de Mistral à P. Giéra

Mon cher enfant,

Ton père (que Dieu le benisse!) m'a envoyé dire que tu venais d'éclorre.

Je te fais du fond du cœur mes compliments de ta bonne venue.

Si je n'étais pas si éloigné de ta maison, ou si j'avais le temps, vite, vite, je volerais pour te voir et je t'apporterais dans ton berceau un morceau de pain, un grain de sel, un couple d'œufs et une allumette.

Mais dis à ton père qu'il te donne vite ces quatre emblèmes, et quand tu les tiendras dans tes petites mains, écoute ce que je vais te dire, et que Dieu l'écoute aussi.

Sois, bel innocent, bon comme le pain! Sois, beau petit roi, sage comme le sel! Sois, beau visage d'or, joli comme un œuf! Sois, beau garçonnet, droit comme une allumette!

Ajoutons-y quelque chose qui ne sera pas de trop.

Dieu, quand viendra le temps, fasse éclorre dans ta tête la blanche petite fleur du Félibrige!

Tu ne sais pas ce qu'est, peut-être, le Félibrige?

Le Félibrige, beau mignon, est le plus joli jouet que l'homme puisse trouver le long du chemin de la vie, pour être heureux et demeurer joyeux jusqu'au bout de ce chemin. Il n'est ni d'or ni d'argent, ce jouet; mais il vous tinte dans la main plus que l'or et que l'argent! Il n'est ni de verre ni d'ivoire ce divin jouet; mais il est plus luisant que le verre et que l'ivoire!

Donc, lorsque tu seras assez grand, dis à ton père qu'il te l'achète, ce jouet; ton père sait où on le vend.

O gentil tourtereau! joli petit d'une douce petite tourterelle! O bienheureux petit félibre, tendre rejeton de Félibre! reçois dans ton berceau la bénédiction d'un ami!

Adieu, belle petite calandre, reçois trois baisers qu'à ma place te donnera ta petite mère.

Un ami de la maison,

LE FÉLIBRE DE BELLE-VUE.

Maillane, 19 octobre 1855.

Lettre traduite par M. Joseph Bourrilly.

Et voici une autre note: Jules Giéra, le frère de Paul, vient d'épouser la femme si distinguée, que vous connaissez tous, Messieurs, et qui est encore, à cette heure, la Châtelaine, la Châtelaine-Fée pourrais-je dire, de Font-Ségugne. Mistral, le 25 juin 1870, adresse aux *Nòvi* ces quelques lignes:

Maillane, 25 juin 1870.

J'envoie à mon ami Jules et à sa jeune femme mes félicitations les plus vives et mes meilleurs souhaits. Je voudrais jeter sur vos pas et sur vos têtes toutes les rouges fleurs des grenadiers de mon jardin; mais Font-Ségugne a plus de fleurs et d'ombre qu'il n'en faut pour le bonheur d'un couple. Font-Ségugne a même des rossignols et des cigales grecques plus fiers chanteurs d'amour et plus discrets que l'essaim des félibres.

Je vous envoie mes félicitations bien vives et mes souhaits bien cordiaux.

F. MISTRAL.

lettre traduite par M. Joseph Bourrilly.

Nous devons à la bonté de Madame Jules Giéra, qui garde pieusement les souvenirs du premier Félibrige, *gai e amistadous*, d'avoir pu photographier les vers que Mistral et Aubanel avaient écrits de leur main sur les murs de la chambre de Zani. On nous saura gré de donner ici les reproductions de ces humbles reliques si émouvantes.

Ces jours derniers, nous étions avec quelques amis rue Saint-Agricol, dans la plus charmante maison de la rue Saint-Agricol... Voyez comme elle est avenante: elle offre au passant ce qu'il y a au monde de plus attirant: des livres de poète et des histoires d'amour.

Si quelque parisien ou quelque homme du Nord entre sans même savoir qu'il passe le seuil d'un grand poète, si ce nom de Roumanille n'a réveillé dans sa mémoire aucun vers chantant et parfumé, il est accueilli par la veuve du grand écrivain avec une courtoisie exquise, familière, mais distinguée, comme était jadis la courtoisie française, comme est toujours la courtoisie provençale.

Mais comment faire comprendre la façon dont sont reçus les vieux amis, les amis du pays et de la maison? C'est cet accueil qui toujours m'est réservé par Madame Roumanille et sa charmante fille, Madame Boissière.

Elles ont chaque fois quelque belle relique provençale à me montrer: un jour, ce sont des gravures de Balechou, de Roulet: une autre fois, un album de Vernet, de Grivolos, un beau plan d'Avignon; et souvent elles entr'ouvrent pour moi le coffret où elles ont conservé les lettres reçues par Roumanille de tous les grands Félibres passés et présents, coffret qui contient des trésors.

Vous allez en juger vous-mêmes. Voici le tout petit papier qu'elles m'ont laissé reproduire. C'est la lettre adressée de Nîmes par Mistral à son professeur Roumanille, pour lui annoncer qu'il vient d'être reçu bachelier:

Hôtel Petit St-Jean, Nîmes,
18 août 1847.
(Mistral avait par conséquent 17 ans.)

Chantons alleluia, Monsieur Roumanille, avec les volées des cloches Nîmoises. Je suis reçu bachelier. Adieu algèbre, mathématique, Moyen Age, adieu pour la dernière fois. Oh! si vous voyiez comme je suis content!!!!

J'ai fait le tour de Nîmes, dans la joie; c'est, ma foi, une belle ville que Nîmes; c'est égal, on n'a pas tort de dire que le bon Dieu est un brave homme! oh! oh! oh! Je suis reçu! que je suis content! Je vais travailler la terre! Voyez-vous, je suis trop content, je ne puis pas vous écrire davantage: pardon.

Je pars demain ou après-demain.

Bonsoir.
Votre naïf,
F. MISTRAL.

Quel élan, quelle source féconde de vie on devine dans cette explosion de joie! Telles sont les lettres de Flaubert enfant et adolescent, pleines d'empportement et de gaieté; lui aussi aurait pu écrire à cet âge: « Le bon Dieu est un brave homme ».

Ce billet est surtout curieux par les projets que forme le nouveau bachelier et il est piquant de voir comment la vie les a réalisés. Vous avez remarqué, Messieurs, ce cri du cœur:

« Je vais travailler la terre! » Cet amour de la terre, Mistral l'a toujours gardé; l'accueil triomphal d'aucune ville n'est jamais parvenu à lui faire moins goûter le charme délicieux et grave, à la fois, de sa retraite.

Mais parmi les livres que le jeune bachelier veut jeter au feu, si je ne suis pas trop surpris de voir ses manuels de mathématiques et d'algèbre, je suis étonné de rencontrer son histoire du Moyen Age. Remercions Mistral, Messieurs, de s'être ravisé plus tard, remercions-le de nous avoir donné *Calendau*, *Nerto*, *la Rèino Jano* et tant de jolies légendes des *Isclo d'Or*.

Remarquez, à la fin, cette signature: « Votre naïf ». Oh! le malin!

Et quelques années plus tard, c'est encore vers Roumanille, Messieurs, que se tourne Mistral pour lui raconter sa première visite à Lamartine:

Paris, le 2 septembre 1858.

Mon cher ami,

Dimanche, vers les sept heures et demie du soir, nous sommes allés chez Lamartine. Je dois te dire que Dumas lui avait quelques jours auparavant demandé la permission de m'introduire. Dumas lui avait exposé aussi le plan, le sujet, les péripéties et la forme de mon poème. Dans un salon assez joli, tout tapissé de tableaux, ouvrages de Madame de Lamartine, nous attendîmes quelque temps l'arrivée du grand homme. Il soupait. Tout à coup la porte s'ouvre, et un grand vieillard, à tête magnifique, à noble démarche, vient nous souhaiter la bienvenue. C'était lui, tel que je me l'étais figuré en lisant ses écrits. Il me mit tout de suite à l'aise, s'assit à côté de moi, et me dit qu'il était d'autant plus charmé de me connaître que Dumas et Reboul, à l'insu l'un de l'autre, lui avaient fait de moi le plus grand éloge. Reboul, dit-il, m'a cité trois noms: Roumanille, Aubanel et vous, un *dramatique*, un *lyrique* et un *épique*. Et, ce disant, il prit sur la cheminée un cigare, et l'alluma. Après avoir parlé quelques instants de la Provence, du Provençal, d'Arles, de la Crau et de la Camargue, pays qu'il aime beaucoup, il me pria de lui dire quelques strophes de *Mirèio*; non, dit-il, pour comprendre le sens, mais pour juger de l'harmonie. (Vous voyez que Mistral n'avait point encore traduit son poème.) Je lui récitai les quatre ou cinq premières strophes du premier chant. Il en fut ravi, et trouva cela bien plus doux que l'Italien. Alors entrèrent sa nièce, sa sœur, Darojau, l'historien de Marie Stuart, et un autre Monsieur. Lamartine leur dit le plaisir que lui avaient causé mes vers, et on me fit répéter mes

strophes. Un effet inouï: la nièce de Lamartine (Valentine de Cessiat), une jeune femme de 22 à 25 ans, était (sans forfanterie) suspendue à mes lèvres. Que c'est joli, que c'est doux, etc., à tel point que la Comtesse de Peyronnet, bru de l'ancien Ministre, belle jeune femme d'une trentaine d'années, étant entrée avec ses deux filles, on voulut que je redise encore les mêmes strophes à la nouvelle venue.

La Comtesse de Peyronnet est Anglaise. *Quau tron vous a pas di qu'à mesuro qu'acabave moun coublet, la bello escoutarello se viravo devers lis àutri damo, e ié venié:* Je crois que cela signifie: *Je chante une jeune fille qui, etc, humble écolier du grand Homère, car nous ne chantons que pour vous, ô patres, etc..* et ainsi de suite, avec une facilité, une grâce qui nous émerveillèrent. Le reste de la soirée se passa à me questionner sur mon village, mon genre de vie, etc., etc. « Je compte bien, me dit Lamartine, que vous m'enverrez votre ouvrage, et *je vous écrirai*. Imprimez sur beau papier: « Ici, on y tient beaucoup. » Et voilà; ça s'est très bien passé, Dumas en était ravi.

Nous allons un de ces jours chez Taride lui proposer d'afficher perpétuellement sur sa boutique: *Librairie provençale*.

Je vous embrasse; lisez, si vous en avez l'occasion, ma lettre à Theodore; je voudrais lui écrire aussi, et je lui dois une lettre, mais à Paris on vit en courant, tout se fait à la hate, les jours filent comme chez nous les heures.

Adiéu, moun bèu.

F. MISTRAL.

Je notais tout à l'heure, Messieurs, avec quel art, quel tact, quelle bonhomie Mistral savait, dans sa correspondance, remettre toute chose à sa place, ranimer l'ardeur de celui-ci, calmer les impatiences, les craintes ou les souffrances de celui-là. Vous allez en juger par ce petit billet, non daté, qu'il adressait un jour à Théodore Aubanel:

Il ne faut pas faire des éloges ou des critiques de la presse plus de cas qu'il ne convient à un homme sensé. La célébrité, la gloire elle-même, se compose moitié d'honneur et moitié d'insultes. Il faut rester humble devant l'encensoir et digne devant les huées... Je te répète du reste, mon cher ami, ce que je t'ai dit maintes fois: lorsqu'on se croit capable de laisser une trace de son passage dans ce monde mauvais, lorsqu'on a l'honneur d'être une personnalité poétique, il faut choisir entre le train-train de la vie ordinaire et le libre arbitre de l'homme de pensée.

Et voyez ce qu'il écrit à Anfos Tavan, à ce bon Tavan, dont l'œuvre, parmi celles des sept de Font-Ségugne, reste l'expression agréable, charmante souvent, parfois vraiment belle, d'une âme toute de simplicité, de sincérité et de vérité; voyez ce que Mistral lui écrit au moment d'un deuil cruel:

lettre manuscrite en provençal non scannée de Mistral à A. Tavan

Maillane, 11 mars 1873.

Oui, je le comprends et je le sens, mon bon ami Tavan, il n'y a rien de pire en ce monde que de perdre ceux que l'on aime. La mort de celui qui aime ne laisse pas tant d'amertume que celle de l'aimé. Heureux ceux qui s'en vont! Moi qui, certainement, dois te paraître heureux, je le dis du fond du cœur: heureux ceux qui s'en vont!

Je voudrais bien verser du baume sur ta plaie. Mais comment faire? On m'a dit que tu avais perdu la foi de ton enfance... Si cela est vrai, ton malheur est affreux, car il n'y a rien sur la terre qui puisse relever l'homme qui, pour horizon, n'a plus que le tombeau. Et s'il en était ainsi, à quoi bon nous attendre sur le retour de tes deux aimées à l'éternel pourrissoir que l'on nomme Nature. Elles ne sentent plus rien, elles n'entendent plus rien, et ta douleur est aussi vaine que celle de l'insensé qui pleurerait les feuilles mortes ou la petite pierre qui tombe dans le torrent. Si, au contraire, tu as gardé cette admirable foi catholique qui explique tout et fait tout supporter, je te dirai que tu as grandement tort de te désespérer. Les âmes chastes et pures, qui s'étaient épanouies à ton amour passager pour te donner une idée de la félicité divine, sont maintenant dans le monde de clarté et de vérité. Elles ont fait comme la cigale qui laisse sur terre son enveloppe et qui monte sur l'arbre pour chanter. Pourquoi les pleures-tu? Elles ne sont pas à plaindre, elles sont libres et immortelles. Cette croyance divine, révélée par les paroles, par les miracles et par la mort du Christ, te donne de plus un merveilleux chemin vers elles, c'est la prière. Prie, car le Dieu de nos pères a dit que la prière fait du bien aux pauvres morts. Prie et sois courageux, sois pur, sois patient et résigné, si tu veux un jour être digne de revoir les deux compagnes qui t'ont quitté. Que veux-tu espérer du matérialisme brut qui couvre de ténèbres aujourd'hui la société dolente! Il ne peut t'en venir que désespoir, angoisse, rage et malheur. Les œuvres des plus grands réformateurs, les républiques des Solon, des Lycurgue, des Platon, des Brutus, sont précipitées dans la ruine, aussi bien et plus tôt que les empires des tyrans. Il n'y a qu'une vérité (et qui ressort aussi de l'histoire), c'est que ce monde est une vallée de larmes, un purgatoire. Et bien trop fous sont ceux qui, dotés de corps sujet aux maladies, à la vieillesse et à la mort, veulent de cette vie terrestre faire un paradis. Tu te plains d'être pauvre: un grand poète, un des plus grands poètes de ce siècle, lord Byron, qui possédait la gloire, la fortune, la beauté, fut pris, vers trente ans, d'un tel dégoût de la terre et surtout de l'humanité, qu'il alla chercher la mort en Grèce...

Redeviens chrétien, redeviens catholique et tu retrouveras la paix et l'espérance.

Je retiens par l'*Almanach* tes touchantes poésies, mais je compte bien que ce ne seront pas les dernières. Tu me feras bien plaisir en venant me voir. Seulement avertis-moi quatre ou cinq jours à l'avance, pour que je ne prenne pas d'engagement au dehors pour ce dimanche-là.

Allons, allons, réveille-toi, rappelle-toi que tu n'es pas une femme et que tu as besoin de forces pour aller jusqu'au bout.
Je t'embrasse amicalement.

F. MISTRAL.

lettre traduite par M. Joseph Loubert.

Et je pourrais ainsi, sur cette période si vivante du Félibrige, vous communiquer des lettres et des lettres qui vous montreraient quelle influence colossale a eue cet homme simple et grand. Que d'espoirs jeunes, que d'actions ont suscité cette parole amie de chaque jour, cette main, chaque jour franchement tendue vers des mains timides d'adolescents.

« Cet homme, m'écrivait dernièrement M. Joseph Bourrilly, au sortir justement de la lecture de ces lettres, aurait pu, s'il avait voulu, soulever des enthousiasmes délirants, faire accomplir des actes fous. Il s'est, au contraire, astreint sans une faiblesse à un labeur de toute la vie. Il a voulu dans son œuvre faire entrer une race entière avec tout son être à lui. Réellement il est le dieu qui, en pleine volonté, a donné tout son sang dont une génération s'est repue, et qui de son sang va féconder les noirs labours de la pensée qui s'éveille. »

Mais j'ai hâte, Messieurs, d'en arriver aux volumes que nous nous proposons de lui consacrer spécialement et dont le premier aura pour titre: *Mistral. Sa Vie*.

En 1859, le manuscrit de *Mirèio* terminé, Mistral, sur les conseils de Reboul et de Ludovic Legré, part pour Paris, où Adolphe Dumas, prenant Mireille par la main, doit les présenter, elle et lui, à Lamartine.

Ce qu'a été cette présentation, nous en connaissons à peu près les grandes lignes par le *Quarantième Entretien*, mais nous en ignorions les détails. Déjà la lettre de Mistral à Roumanille, que je vous lisais tout à l'heure, nous montre l'ingénu bonheur du jeune poète à qui vient de se révéler la gloire mondaine de son œuvre.

Et voici maintenant l'écho frémissant de cette révélation dans les profondeurs de la sensibilité rendue elle-même:

lettre manuscrite en français non scannée p. 43 à p. 46 de Mistral à Lamartine

Et, rentré à Maillane, voyez encore ce qu'écrit notre jeune dieu, le 15 juin 1859, au grand vieillard qui vient de se pencher sur sa gloire:

Cher et illustre Maître,

J'ai élevé un autel dans mon cœur et je vous y offre tous les jours en sacrifice mes plus douces pensées. Depuis mon arrivée dans mon village, parler de vous, penser à vous est la meilleure de mes joies.

Une charmante jeune fille de Dijon doit vous avoir écrit quels délicieux moments nous vous devons, et avec quel amour nous avons tout une journée béni votre grand cœur et chanté votre immortel génie. Elle m'a transmis votre réponse, et pour elle et pour moi je vous en remercie.

Me permettez-vous de vous raconter comment m'ont accueilli mes compatriotes?.. Je parle seulement des gens de mon village. Ils ont été profondément émus de mon succès. Ils ne se rendent pas tout-à-fait compte du mot *gloire*, car, au-delà de l'horizon de nos campagnes, et en dehors de leurs idées rustiques, tout leur apparaît vague, nébuleux, indéterminé, et pourtant, ils avaient senti d'instinct que quelque chose de nouveau et de glorieux pour nos contrées s'agitait dans le lointain. Aucun d'eux n'allait à la ville porter ses grains, ses primeurs ou ses garances, sans qu'il s'enquit de ce qu'on disait de moi dans Paris la grand ville. Et le porteur de la bonne nouvelle émerveillait tous les voisins à la veillée, et les faucheurs, les laboureurs ou les *magnanarelles* disaient entre eux, au milieu de leurs travaux:

« Qui aurait dit que *Frédéri*, cet enfant que nous connaissons tous et que nous tutoyons journellement, eût fait de si belles choses, sans sortir de chez nous, et surtout en parlant de nous! »

Quand j'arrivai, ma bonne mère vint à ma rencontre jusqu'au milieu de la petite place de Maillane, et m'ayant embrassé publiquement, elle me dit, tout attendrie (et ce furent ses premières paroles).

« Va, j'ai bien prié, tous les soirs et tous les matins, pour Monsieur de Lamartine; et si le bon Dieu m'écoute, il deviendra heureux! »

A peine entré dans ma maison, les paysans du voisinage vinrent, les uns après les autres, me saluer et me toucher la main. Ne trouvant pas de mots pour exprimer leur impression au sujet d'un évènement si extraordinaire pour le pays, tous me disaient avec une émotion profonde:

« Il paraît que ça a bien marché!... Allez, nous sommes bien contents, aussi contents que vous! »

Ensuite venait l'admiration pour Lamartine, *le plus savant et le plus grand de tout Paris*, et des questions, et des questions.

« Quel âge a-t-il? Comment est-il? Comment vit-il? etc. et quand j'avais satisfait à toutes leurs demandes, ils s'en allaient en répétant:

« Allez, nous sommes bien heureux, aussi heureux que vous! »

Voilà, Maître bien-aimé, tout mon triomphe villageois: il est simple et humble comme toutes les choses de la vie populaire, mais au moins il est franc, sans amertume et sans envie.

Quant aux cités, il n'y est bruit encore que de votre *Quarantième Entretien*. Ç'a été une fièvre, un étonnement colossal. On se l'est passé de main en main; on ne savait qu'admirer le plus, de votre splendide éloquence ou de votre magnanimité. J'ai reçu, ces jours derniers, votre *Quarantième Entretien*, il se termine, comme au reste tous les autres, par une gerbe de pensées radieuses, puissantes et prophétiques. Vivez, cher maître!.. et qu'ainsi, longtemps encore, vos paroles divines soient la voix inspirée et l'enseignement de l'univers!

Je vous salue, ô mon bienfaiteur, avec amour et vénération, et je vous prie de présenter mes salutations les plus affectueuses et les plus respectueuses à Madame de Lamartine et à Madame votre nièce; votre dévoué poète.

F. MISTRAL.

Maillane (B.-du-R.), 15 juin 1859.

Ces lettres, Messieurs, ont été communiquées à Madame de Flandreysy, à Saint-Point même, par le Comte, la Comtesse de Montherot et la Marquise de Parseval, qui sont, à l'heure actuelle, les parents les plus proches, les plus directs de Lamartine... Je ne saurais trop louer ici la parfaite bonne grâce, la générosité avec laquelle ils nous ont laissé fouiller dans leurs archives de famille. Ils nous ont tout donné, Messieurs, non seulement toutes les lettres de Mistral à Lamartine, mais encore celles de Jasmin, de Reboul, d'Adolphe Dumas, de Canonge, de Roumieux, d'Amédée Pichot, de Joseph Autran. Et ces lettres sont comme un flot de reconnaissance, de gratitude ardente qui monte de notre pays vers le poète qui a bien voulu présenter *Mirèio* au monde ébloui et étonné...

Mais la plus fervente, la plus pieuse gratitude, c'est encore dans le cœur de Mistral que nous allons la trouver.

« Chaque année, disait tout dernièrement la Comtesse de Montherot à Madame de Flandreysy, chaque année, depuis l'*Entretien sur Mirèio*, votre grand Mistral consacrait sa veillée de Noël à mon oncle. Chaque année, à ce moment-là, il lui écrivait, et la lettre régulièrement arrivait à Paris, le 26 ou le 27 décembre. Voici celle du 24 décembre 1860:

Mon cher Maître,

Ç'est aujourd'hui la veille de Noël, jour de paix et de joie dans mon pays de Provence. Les membres dispersés d'une même famille se réunissent au foyer paternel, et une agape sainte, sous la présidence et la bénédiction de l'aïeul, fait oublier toutes les amertumes de l'année qui s'en va. Il me semble en vous écrivant, que je me réunis à ma famille, et c'est à votre foyer, mon cher Maître, que je viens passer ma veillée de Noël.

Votre dernier *Entretien* est plein de désespoir. Que ne m'est-il donné de verser dans votre calice une goutte de miel! Mais vous êtes de la race gigantesque des Prométhées: il semble, par une loi de compensation fatale, inexorable, que l'immense génie a pour expiation une immense injustice.

Une chose, pourtant, si le cœur pouvait vous défaillir, devrait vous rendre le courage dans votre longue épreuve: toutes les âmes de poètes et tous les cœurs de femmes vous suivent, comme un essaim d'amour et de pitié, dans la tourmente qui vous emporte.

Je vous envoie, ci-inclus, mon réabonnement au Cours de littérature, et ma souscription à vos œuvres complètes.

Je termine, cher Maître, en vous souhaitant, et à Madame de Lamartine et à Madame votre nièce, une nouvelle année pleine de paix, de santé et d'amitié.

Votre tout dévoué,

F. MISTRAL.

Il en est ainsi, Messieurs, jusqu'à la mort de Lamartine, survenue en mars 1869. Voici le fac-similé du manuscrit de la pièce de vers que Mistral adressa, dans cette douloureuse circonstance, à la nièce de Lamartine, Mlle Valentine de Cessiat, et qui figure dans *Lis Isclo d'or*, sous le titre: *Élégie sur la mort de Lamartine*:

lettre manuscrite en français non scannée (p. 50 à p. 53) de Mistral à la nièce de Lamartine

Enfin, Messieurs, suprême et touchant hommage, Mistral, en voyage de noces, mène sa jeune femme sur le tombeau de Lamartine. Celle qui devait être l'heureuse et parfaite compagne de toute sa vie lui avait, nous a-t-on dit, demandé ce pèlerinage.

Vous les voyez, tous les deux, gravir la faible colline de Saint-Point et s'agenouiller devant la dalle où se trouve, couchée, la statue funèbre de Madame de Lamartine, dont le socle porte cette inscription si tristement vraie:

Il est plus doux de partager les douleurs des grands hommes que leurs triomphes, car leurs triomphes appartiennent à tout le monde, tandis que leurs douleurs n'appartiennent qu'à ceux qui les aiment.

En redescendant sur Mâcon, Mistral et sa jeune femme aperçoivent, dans le lointain, un clocher: c'est Milly. Leur pas se fait plus rapide, ils s'approchent, et voici la blanche maison « qui n'est point un château, qui n'est pas tout à fait une ferme, qui est ce qu'on nomme dans le Mâconnais un vigneronnage. Là Mistral a vite fait de recomposer l'atmosphère. Il revoit, dans les dépendances, « le pressoir où l'on apportait les paniers pleins jusqu'au bord de grappes gonflées par les ardeurs du soleil », il revoit « la charrette qui portait les vendangeurs joyeux sur les coteaux d'alentour. Une croisée est ouverte: c'est la salle à manger. Le père du grand poète soupait là, à la même table que ses fermiers et ses domestiques, le maître au milieu, le plus humble valet de ferme au bout, mais à la même table.

Où est Milly? Où est Maillane? Tout cela, dans l'esprit de Mistral est, un instant, confondu. Le rapprochement s'impose. N'est-ce pas cette vie du reste qui avait préparé Lamartine né parmi les pasteurs, bercé tout près de la terre par les chants des bergers, qui l'avait préparé à sentir *Mirèio* comme aucun poète de son temps ne l'a compris et senti?

De cette visite à St-Point, où l'accompagna la belle épousée de son cœur, il me tarde, Messieurs, d'aller en entretenir Madame Mistral. A mes premières heures de liberté, j'irai lui faire part de nos trouvailles et la prierai de bien vouloir éclairer pour moi certains épisodes de la vie du Maître se rattachant à l'époque dont je vous parle. J'en noterai ce qui peut nous en revenir, et ce sera pour notre œuvre la documentation la plus sûre et la plus autorisée.

Dans la suite, Messieurs, au cours de sa vie, chaque fois que Mistral en aura l'occasion, il saluera le souvenir de son glorieux parrain.

En 1899, par exemple, se trouvant à Paris, il prie Clovis Hugues de le conduire à Passy devant le Lamartine en bronze inauguré deux ans auparavant. Quelques félibres les rejoignent et, ce premier pèlerinage effectué, tous décident de s'enfoncer plus avant dans Passy ce jour-là un Passy gris et pluvieux à la recherche d'une certaine *rue Jasmin* « qui est bien le modèle des rues: pas la moindre maison » nous dit M. Charles Maurras, l'un des félibres du voyage, mais de chaque côté, des végétations touffues d'acacias, des haies d'arbustes emperlés et glacés de pluie, qu'essaie de contenir une double palissade, traversée, débordée par la riche expansion des verdure fraternelles qui nous saluent du bout de leurs doigts tremblotants. »

L'après-dîner de ce même jour, Mistral et ses amis se rendirent à la Croix de Catelan, dans le bois de Boulogne. Connaissez-vous, Messieurs, l'histoire de Catelan? « Elle prouve, comme l'a noté l'auteur d'*Anthinéa*, que les gens du Midi ont la mémoire longue. Ne parlez plus de notre légèreté vous qui saurez que Catelan, le troubadour, tomba, il y a six cents ans, aux portes de Paris, sous les coups d'un trio de brigands. Il venait reprocher à la reine Marguerite, née en Provence, d'avoir délaissé pour le trône de France, le clair pays du Gai-Savoir et des câpres en fleurs sur les coteaux baignés d'azur.

La mort de Catelan fut grandement pleurée de Marguerite et des dames de Paris, qui érigèrent une croix dans le taillis ensanglanté par le doux jongleur:

« Mais, a chanté Mistral, mais, depuis, la Poésie a éclairci le bois sombre; lilas, acacias, rosiers, comme en terre de Marseille, croissent autour de la tombe; et, pour boire l'ambrosie, tout Paris, une fois l'an, court au Pré de Catelan.

Et sa tombe est la cuvette où les jours de chaleur les oiseaux et les insectes viennent rafraîchir leurs ailes; et l'on dit qu'une fleur, la pervenche d'azur, y fleurit constamment pour les dames de Paris.

Vous le voyez, Messieurs, le souvenir de Lamartine accompagna Mistral toute sa vie. Le 3 mars 1900, il offre à M. Reyssié, Président de l'Académie de Mâcon, qui était venu le visiter à Maillane, une branche de myrte, avec cette dédicace: « A l'Académie de Mâcon, en souvenir de Lamartine. »

Et au sujet d'un livre, *La jeunesse de Lamartine*, que lui avait envoyé M. Reyssié, voici ce que Mistral répond à l'auteur:

C'était un livre à faire; vous l'avez fait et réussi. Il fallait, pour cueillir tous les précieux détails de l'origine du grand homme, être en situation et en communauté de race. L'ensemble de ces documents, c'est l'amas de petits cailloux qui, à sa sortie de terre, éclaire et fait chanter la source.

J'ai lu votre excellent livre tout d'un trait. Il est la confirmation de ce que j'ai toujours senti dans Lamartine: une poésie nationale et terrienne, jaillissant tout naturellement de l'ambiance et du milieu, et s'élevant de là aux immensités du ciel et de la pensée humaine. Votre livre, cher confrère, restera attaché à l'œuvre du divin poète comme une stèle indicatrice pour l'initiation.

Mais je ne puis, Messieurs, entrer dans plus de détails au sujet de vos découvertes, l'heure est là qui me talonne, je veux cependant vous communiquer encore deux manuscrits: celui du *Quarantième Entretien* lui-même, que le Comte de Montherot a bien voulu me laisser reproduire en fac-similé, et celui de l'*Entretien sur Adolphe Dumas*.

lettre manuscrite en français non scannée: 40e entretien de Lamartine

Voyez, Messieurs, quelle écriture claire, hautaine un peu, souverainement élégante! Le manuscrit du *Quarantième Entretien* porte des retouches et des ajouts dans les marges, retouches et ajouts inestimables, qui nous montrent en action le travail de la pensée de Lamartine, et cette intuition de poète et cette conscience qui le font, lui esprit si essentiellement français, pénétrer plus à fond et comprendre la pensée provençale. C'est, sans doute, que Lamartine, comme Mistral, était un terrien de race et de goûts. « Nous sommes fils de la terre », disait fièrement, dans sa préface de *Jocelyn*, celui qui se rappela toujours avec délices le temps où il mangeait, dans une écuelle noircie au feu, la soupe de raves avec les vigneron de Saint-Sorlin et de Pierreclos.

Je ne jurerais pas que le texte manuscrit fût strictement semblable au texte imprimé. Lamartine a bien pu le retoucher en corrigeant ses épreuves. De cela, nous nous rendrons compte au moment de l'impression de notre ouvrage, et si les textes diffèrent par endroits, ce sera un intérêt et une valeur de plus.

A la première page, vers le milieu, voyez, Messieurs, ce qu'avait écrit Lamartine:

« Un poète grec en Avignon, un poète qui crée une langue d'un jargon, comme Pétrarque a créé l'Italien. »

« Une langue d'un *jargon* », Monsieur de Lamartine! Mais lui-même s'est repris et a corrigé, puisque le texte imprimé du *Quarantième Entretien* porte: « Une langue d'un *idiome* ».

Et cette belle phrase, Messieurs: « Il y a une vertu dans le soleil ». Et ceci encore: « Un pays est devenu un livre; ouvrons-le, et suivez-moi... » Et voir tout cela écrit de la main même de celui qui l'a pensé! Quelle chose émouvante, n'est-ce pas, que ces manuscrits!

Je vais être obligé, maintenant, de passer sous silence les manuscrits, les documents de toutes sortes, cependant d'un intérêt capital que nous nous proposons de faire figurer notre sixième volume.

Ceux relatifs à Mistral et la *Catalogne* nous montrent que, pour bien connaître Mistral, il faudra étudier mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici le mouvement Catalaniste de 1859 à 1870. M. Marius André, le poète d'*Esclarmonde*, poète exquis et puissant,

actuellement Vice-Consul de France à Madrid, a bien voulu chercher, dans les Bibliothèques publiques et privées de l'Espagne, les correspondances inédites de Balaguer, le grand patriote catalan, qui fut un des plus intimes et des plus chers amis de Mistral, de Verdaguer, de Briz, de Quintana, susceptibles d'éclaircir pour nous cette époque. Nous ne saurions trop le remercier de l'attachement qu'il a témoigné ainsi à notre œuvre.

Devant cette récolte abondante et variée, on est tenté de s'écrier: que de Mistral en un seul homme! Et cependant, sous ces apparences multiples et diverses, quelle unité dans la vie du Poète! Une idée la domine tout entière: relever le sentiment de la Patrie, garantir la Patrie contre l'abus de l'unité, de la centralisation, et cela en ramenant le peuple à ses origines, à sa langue, à ses coutumes, à tout ce qui fut la force et la gloire de nos devanciers.

« Ah! disait-il, il y a une trentaine d'années, si l'on savait le mal qui se fait à la Patrie, qui se fait à la race lorsqu'on arrache au peuple, à l'homme de la terre, le lien qui l'attache à sa vieille famille, à ses bonnes coutumes, au pays où il est né!

Où en sommes-nous à l'heure d'aujourd'hui? La France, notre France a lutté de longs siècles pour avoir l'unité. Et le Midi, nous pouvons le dire, s'est donné tout entier à cette haute entreprise et a tout sacrifié pour l'union, pour la paix, pour la grandeur de la Patrie. L'unité, grâce à Dieu, est faite et pour toujours: elle est faite et consacrée par le malheur, en commun partagé, aussi bien que par la gloire commune.

Mais, du moment que nous voulons être des hommes, que nous voulons rester libres et que nous voulons progresser toujours davantage et prendre des ailes, ne devons-nous pas nous garantir contre l'abus de l'unité, contre cette puissance terrible, démesurée, la centralisation, qui vient mettre le bât jusqu'au dernier village des Pyrénées ou des Cévennes, non seulement avec ses modes et son uniformité, mais encore avec ses folies, ses moqueries, sa misère, avec cette centralisation qui veut se mêler de tout, qui détruit nos coutumes, notre amour de la terre, notre attachement aux choses d'autour de nous et qui énerve la volonté nationale et qui va, jusqu'au fond, dessécher les sources de notre indépendance.

Nous ne pouvons pas vivre tous dans Paris ou dans Marseille. Nous ne pouvons pas tous être en place. Il faut qu'il y en ait pour remuer la terre, pour sillonner la mer et ses tempêtes, pour habiter les vallées et les montagnes, pour faire monter la sève, pour maintenir les races du beau pays de France; et si vous voulez qu'ils restent, ces paysans, dans leurs villages et leurs fermes, si vous voulez surtout qu'ils y trouvent pleinement ce contentement qu'ils appellent *liberté*, laissez-leur leur langage nécessaire dans le milieu où ils vivent, et dans lequel ils font jaillir si vivement et si gaiement les enthousiasmes de leur nature. »

Et cette langue qui ressuscite, cette langue à laquelle Mistral a donné tout son amour et toutes ses forces, est celle dont Dante disait: « si l'on me demandait à quels sujets il convient d'employer les formes nobles de cette langue que je nomme illustre, cardinale, aulique, langue des Palais et des Cours, je répondrais qu'il faut l'employer si ce n'est à tous les sujets, du moins à ceux qui en sont dignes.

Elle convient particulièrement à des sujets qui demandent des paroles grandes ou sublimes, tels que les chants de guerre de Bertrand de Born, les chants d'amour d'Arnaud Daniel, les louanges de la vertu de Giraud de Bornelh. »

Dans son *De Vulgari Eloquentia* il constate encore que le provençal est: « un langage de cour qui peut se parler dans toutes les villes d'Italie et n'appartient à aucune. »

Ne croyez-vous pas, Messieurs, qu'à l'exemple de Florence, de Rome, dont presque tous les monuments portent, en inscriptions, des vers exaltant la nationalité de leurs fils, Avignon, Primatiale de la Langue d'Oc ressuscitée, devrait faire graver ces paroles du Dante, en lettres d'or, sur la façade de son Palais des Papes?

Et de même, ne sera-ce pas la plus simple et la plus naturelle des justices de donner, après la guerre, à l'une de vos plus belles places, de vos plus belles avenues, à une partie de la rue de la République, à l'ancien cours Pétrarque, par exemple, le nom de Frédéric Mistral?

Mais laissons encore parler le Maître:

« S'il est méritoire et honorable pour un homme, dit-il, de sauver un manuscrit précieux, de mettre en lumière la toile d'un maître ou de déterrer une Vénus d'Arles, quel honneur, quelle satisfaction patriotique récompensera-t-elle les érudits et les poètes qui empêcheront de disparaître la langue d'un peuple:

« Une langue, vous le savez, n'est pas l'œuvre factice d'un homme ou de plusieurs, non plus d'une Académie, ni d'un régime, quel qu'il soit. Une langue, il me semble, est quelque chose d'auguste et de merveilleux, car c'est le refuge de cette haute lumière qu'on a appelé le Verbe. »

Toutes ces idées sont éloquemment résumées dans le discours que prononça Mistral à Sceaux le 25 mai 1884, à l'occasion du quatrième centenaire de l'Union de la Provence à la France.

Les exécuteurs testamentaires du regretté Paul Mariéton, MM. Eugène Vial et Marc Varenne ont bien voulu nous adresser le manuscrit de la traduction française de ce discours par Mistral. Je le place sous vos yeux:

discours manuscrit de Mistral non scanné p 61 à p 68

Mistral revient sans cesse là-dessus dans ses lettres, dans ses discours, dans ses conversations. C'est dans le culte de sa langue que le peuple retrouvera le courage de lutter contre ce qu'il appelait: « le despotisme et l'attrance des centres ». C'est ce qu'il redit dans les vers si souvent cités de l'*Odo i Felibre Catalan*:

Quau tèn la lengro tèn la clau
Que di cadeno lou deliéuro.

Une anecdote citée par Mgr Ricard, et rappelée souvent par le Maître, nous fournira une excellente illustration à ces idées fécondes. Le jeune héros en est le futur abbé Maury, ce provençal, natif de Valréas, enfant du peuple, qui, à la Constituante, par une singulière antinomie, fut le protagoniste de la vieille société, en face de Mirabeau, cet

autre provençal, enfant de la noblesse, qui se fit, lui, l'athlète de la démocratie:

lettre manuscrite non scannée de Mistral à l'abbé Maury

Ceci, Messieurs, au grand scandale des puritains à qui ce chantre immortel de *Mirèio*, à cinquante ans de là, devait fermer, pour toujours, la bouche dédaigneuse.

L'amour de la langue une fois perdu, tout ce qui faisait la fierté, l'originalité d'une race, la saveur de la vie, disparaît: coutumes, costumes, croyances, puis, à leur suite, amour du foyer et attachement au pays:

Mistral exprime cela avec une vigoureuse netteté dans une lettre à M. Charles Maurras, du 9 janvier 1899:

Mon cher Maurras,

Comme suite à l'adhésion que j'envoyai à la ligue de « La Patrie Française », vous me demandez quelques éclaircissements complémentaires sur la Constitution naturelle de l'Etat français.

La réponse à votre désir n'est pas de celles qui peuvent se faire au pied levé et je ne suis pas de ceux qui prétendent, avec quelques articles de lois, pouvoir bâcler ce qu'ils appellent la réforme sociale. Rendre aux diverses régions de la France la vie qui doit leur être propre et les moyens d'enrayer l'exode qui la dépeuple, tel est le problème fondamental. Mais seule une Constituante, élue, bien entendu, d'après un système véridique, pourra le résoudre un jour et concilier avec les nécessités du progrès moderne et des habitudes prises les conditions indispensables à un réveil provincial. Nous n'en sommes pas encore là.

Pour m'en tenir à la pensée, à la généreuse émotion qui rallie, cette heure, autour de la « Patrie Française », tant d'esprits différents, je crois que le plus grand danger qui menace notre nation vient de l'oblitération du sentiment patriotique. Et par patriotisme, je n'entends pas ce chauvinisme, plus ou moins naturel, qui a toujours l'air furieux. Vous connaissez ce dicton:

A chaque oiseau
Son nid est beau.

Il a suffi, pendant des siècles et des milliers d'années, à retenir et à ramener dans les pays les plus ingrats les populations autochtones. Or, qu'a fait, depuis cent ans, la loi française, ou, si vous voulez, l'administration, pour la conservation des mœurs et des coutumes qui entretenaient l'amour du foyer, l'attachement au sol natal? Moins que rien, car l'indigène de chaque pays de France est éduqué à rebrousse-poil. On s'efforce par l'école (et par toutes les écoles) de lui arracher ses traditions et, avant tout, l'usage de ces parlers antiques, par lesquels se transmettaient et se perpétuaient le génie, l'indépendance et le naturel de la race. Tout est rasé, tout est broyé par l'éducateur moderne. De l'histoire locale, provinciale même, il n'en est plus question.

L'accent, les habitudes, les choses spéciales au pays et à son peuple sont tournés en dérision. Tout ce qui vient des aïeux est ridicule et doit être remplacé par les mixtures des programmes. Et, avec ça, on produit des incolores et des ineptes, des chemineaux de tous les genres et des gens qui, détachés de nos vieux *préjugés* terriens, font bon marché de la Patrie et du Drapeau qui la symbolise. Les Grecs et les Romains, aussi bien que nos ancêtres, étaient autrement soucieux de la sauvegarde des mœurs, et les nations rivales qui montent à notre horizon sont autrement jalouses de conserver leur héritage et de garder jusqu'à leurs vices.

Recevez, cher ami, mes meilleurs vœux de bonne année.

F. MISTRAL.

Et quelques années plus tard, voici la lettre que recevait Jean Baffier, le sculpteur berrichon, qui a trouvé de si heureuses inspirations dans la vie des paysans de son pays:

lettre manuscrite non scannée de Mistral à J. Baffier de la p. 73 à p.75

Maillane (Provence), 23 janvier 1911.

Mon bon et cher Baffier,

D'âme et de cœur je m'associe aux généreux efforts de la Fédération Régionaliste Française et à sa décision d'assembler à Bourges, centre naturel des Gaules, un grand Congrès régionaliste.

Je suis sûr que, sous l'inspiration de l'apôtre vigoureux, de l'admirable patriote et du bel artiste que vous êtes, la manifestation de Bourges ne peut être que magnifique, et la splendeur de la vraie France, de la France terrienne, provinciale et populaire, va y jaillir et luire aux yeux de tous.

La Centralisation, tout le monde le reconnaît, a donné, en bien comme en mal, tout ce qu'elle pouvait produire: mais, trop tendue, la corde va rompre. Tout flux a son reflux: c'est l'éternelle loi du mouvement, de l'évolution, de la vie. Et nous sommes au point critique. Rien qui puisse empêcher cela! Si la Nature, comme on disait jadis, a l'horreur du vide, il est fatal que les vieilles sèves, que les sèves éternelles, contenues dans le sol gaulois, bouillonnent à cette heure, cherchant à rejaillir pour compenser les chablis d'un nivellement stupide.

Le plus beau de tous les livres, c'est le pays que nous habitons. Au lieu d'en détourner, d'en sevrer le peuple par de décevants mirages, il faut apprendre au peuple à y lire son histoire, à y révéler ses aïeux, à y voir la beauté du pays qui l'entourne, à y comprendre et respecter les monuments de son passé, à se délecter au charme de ses pures traditions, de ses coutumes et de ses costumes, à conserver enfin ces idiomes

maternels dans lesquels reverdit l'âme de ceux dont nous sortons, et que personne n'a le droit de détruire par l'école.

Toutes ces belles choses, mon cher et vaillant Baffier, vous les savez, vous les aimez, vous les pratiquez aussi bien que moi et nous en vîmes tous la preuve dans les savoureuses lettres que vous écrivez parfois, en parler Berrichon, aux paysans de votre Berri.

Je vous laisse donc la parole et, au nom de la Provence et de notre Félibrige, joyeusement je m'unis à la joie et au succès de vos très nobles fêtes.

A vous et au Plerri

Amicalement

F. MISTRAL.

Mistral fut un patriote d'une admirable prescience et d'une prudence toujours en éveil. Cela se voit clairement aux directions qu'il ne cessa de donner à ses disciples. Lui, si hardiment porté par son rêve vers les cimes délivrées de la *Countesso*, de l'*Odo i Catalan*, sait fort bien se dédoubler lorsque vient l'heure de l'action.

Il a le très juste sentiment du réalisable, du maximum et du minimum de revendications à formuler au moment donné. Il sait, suivant le mot de Gambetta, sérier les questions:

Devren plan, acampen bèn!

C'était la sagesse de la glaneuse du Mas du Juge et c'était sa sagesse à lui. Tout ne s'obtient pas d'un coup, révolutionnairement, par un bouleversement total. Il savait bien que la Société future, celle qu'il appelait de toutes les aspirations les plus lointaines de son être, s'enfante par efforts successifs, coordonnés et favorisés; et que l'art du réformateur, du résurrecteur de peuple qu'il est, tient plus de la « *Maïeutique* » que de l'action brutale du tombeur de murailles.

Nous voyons cela dans cent lettres que nous possédons. Mais l'une des plus caractéristiques à cet égard lettre véritablement prophétique est celle adressée en 1885 au très regretté félibre Jules Boissière. Elle semble écrite d'hier et emprunte aux évènements actuels quelque chose de tragique:

lettre manuscrite non scannée de Mistral à J. Boissière p 77 à p 80

Maillane-en-Provence, 14 de septembre 1885.

Mon beau Boissière,

Je dois d'abord te dire que je suis enchanté de savoir que, les jeunes du Félibrige, vous vous soyez réunis quelques-uns pour raviver l'une par l'autre vos flammes de

Provençaux. C'est en agissant ainsi, c'est en roulant notre sainte jeunesse dans les vallons, les collines et les plaines du pays, que nous l'avons parfumée de thym et de toutes les herbes de Saint Jean, et que nous avons retrouvé les sources de la poésie et de la patrie naturelle. Enfants du peuple, poètes du peuple, apôtres du salut national, nous devons sans cesse rendre plus savoureuse notre nourriture par la vie populaire et rafraîchir notre breuvage aux sources et aux puits de la paysannerie.

Maintenant, arrivons au point délicat. N'oublions pas que, depuis quatre cents ans, toutes les forces, toutes les malices de l'esprit humain ont été employées à nous déprovençaliser: et, chose horrible, tous les lettrés et tous les hommes notables de la Provence ont aidé de toute leur influence à ce mouvement contre nature. Si vous voulez donc considérer ce qui s'est fait, depuis trente ans, pour raviver le sentiment provençal, et la gloire qui s'est accumulée sur notre langue refléurée, il vous faudra bien convenir que nous n'avons pas mal mené la barque. Mais tout cela ne s'est pas accompli sans luttes âpres et non plus sans adresse. Mettez-vous bien en tête que nous naviguons au milieu des écueils, et que la prudence est la première vertu des combattants faibles en nombre et mal armés.

L'essentiel est d'avoir la foi, c'est de croire en l'étoile qui a si bien guidé notre barque jusqu'ici. Ma conviction, déjà partagée par quelques hommes de pensée, est que le Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité. Comme politique générale, nous devons porter nos visées et nos désirs vers le système fédéral: fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité.

Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, accumule toujours davantage ses nuées entre le pangermanisme et la latinité. A la France meurtrie, à la France, chevalier de la civilisation latine, nous devons fidélité et dévouement filial, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu, la bataille.

N'allons donc pas, par des imprudences vaines, faire le jeu de l'ennemi mortel de notre race, et compromettre aux yeux des ignorants et des mécréants les *résultats conquis*.

Tenons-nous en, pour le moment, à la question de langue et luttons hardiment, sans cesse, et de toute façon, pour remettre en honneur, dans les familles provençales, le parler de la terre de Provence. Et rappelez-vous que, la langue sauvée, toutes les libertés en jailliront à leur moment. Inutile de creuser plus profondément...

F. MISTRAL.

Et une autre lettre, qui m'a été communiquée par M. Marius André, va vous montrer combien certains Félibres, de 1870 à 1880, furent pénétrés par des soucis de haute portée sociale. Elle est adressée par le Baron de Tourtoulon, le 7 mars 1871, à son ami catalan Albert de Quintana:

.... J'en suis désolé et je vous prie d'agréer mes plus sincères excuses. Sans les douloureux événements de ces derniers mois, cela ne se serait pas passé de cette

façon; mais la guerre nous a dispersés, elle a, en quelque sorte, suspendu la vie en France pour toute autre chose que la défense; et maintenant, brisés, vaincus, humiliés, nous sortons comme d'un terrible cauchemar et nous reprenons nos affaires au point où nous les avons laissées.

Quelle rude épreuve, mon cher ami! Si, du moins, nous savions profiter de la leçon! J'ai bien peur que la guerre qui finit ne soit que le premier acte d'un drame épouvantable. Il se prépare dans les pays germains comme une nouvelle invasion de barbares.

La manière dont l'Allemagne a conduit la guerre, depuis Sedan, prouve qu'il y a chez elle une haine de race, que j'avais pressentie dans mes relations avec ce pays. Depuis longtemps il règne cette conviction, en Allemagne, que les races latines sont très inférieures aux races germaniques, que chez nous il y a beaucoup de brillant, mais peu de fond, que nous sommes nés pour la parole, et eux pour la réflexion et pour l'action. La France elle-même, avec son étourderie habituelle, avait contribué à mettre en honneur la science et la philosophie allemandes. Aujourd'hui, vous n'ôteriez pas de l'esprit des Allemands les plus pacifiques qu'ils sont désignés par Dieu pour régénérer l'Europe et en particulier les races latines. De cette conviction et de leur instinct éminemment pratique vient cette union extraordinaire de toutes les parties et de tous les souverains de l'Allemagne qui ont su oublier leurs rivalités dans un intérêt commun.

Si les nations latines avaient un peu de ce bon sens, si elles savaient oublier de mesquines jalousies et s'unir par des traités militaires, commerciaux, politiques, qui assureraient à chacune sa parfaite indépendance et les mettraient toutes sur le pied d'une parfaite égalité, elles seraient invincibles pour la défensive, et l'Espagne, l'Italie et la France verraient décupler leur prospérité.

Baron DE TOURTOULON.

Lettre traduite par Mme Jules Boissière.

Vous voyez, Messieurs, que le Baron de Tourtoulon connaissait parfaitement les Allemands et la culture germanique. Son fils a vécu, du reste, longtemps à Munich. Le Baron de Tourtoulon parle ici non en poète, mais en savant, en romaniste et en philologue, dont l'étude sur *Les limites des dialectes d'Oïl et d'Oc* fait autorité, ains que ses nombreuses publications dans la *Revue des langues romanes*, qui est restée longtemps le trait d'union entre les Provençaux et les Catalans.

A chacune de ses heures douloureuses, Messieurs, la France entendit la voix de Mistral et le vit brandir son saint drapeau. Témoin ce petit mot qu'il adressait à l'un de ses disciples, au vaillant félibre Joseph Loubet, au moment où l'affaire Dreyfus nous déchirait:

mots non scannés de Mistral à J. Loubet

Il faut nous souvenir que nous sommes la race gauloise et fière et joyeuse; et nous devons tous, au lieu de nous livrer à des discussions byzantines sur des bagatelles de vaine littérature, nous ranger franchement autour du drapeau de la France.

L'heure est grave et malheur aux intellectuels, qui battent la breloque. Vive la Provence! cela veut dire: Vive la France!

Etroitement.

F. MISTRAL.

Et voici, pour achever ces longues citations, un passage du discours de Mistral aux Jeux Floraux de Montpellier, en 1875, qui complètera bien l'opinion que nous pouvons nous faire du patriotisme de ce grand Provençal et de ce grand Français:

« L'amour de la patrie n'est pas le résultat d'une opinion ou d'un décret, ni d'une mode. Le grand patriotisme naît de l'attachement que l'on a pour son pays, pour ses coutumes, pour sa famille, et les meilleurs soldats, croyez-le, ne sont pas ceux qui chantent ou qui hurlent après avoir bu: ce sont ceux qui pleurent en quittant leur maison.

« Par conséquent, si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer des patriotes: la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays; et, cités par cités, provinces par provinces, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur, pour exalter le nom de France. »

Il n'aura pas connu les angoissantes heures que nous vivons et dont il avait longtemps à l'avance pressenti la formidable menace. Il nous a quittés à la veille de ce bouleversement mondial, « *l'an de la guerre* », comme on dit déjà dans le peuple. Mais il nous a laissé, cet ami cher, sa foi en la victoire définitive de la Latinité. Et voilà que sa prédiction se réalise, que l'Italie et la Roumanie sont venues à nous et que l'Espagne, un moment boudeuse et dont le Roi disait « *qu'il n'y avait que lui et la canaille qui fussent nos partisans* », envoie ses intellectuels nous visiter.

Toutes les forces vives de la civilisation latine, tout ce qui a sucé le lait de la bonne Louve, se dégage peu à peu de la grande Peur Germanique, se désolidarise de la Barbarie et se coalise contre elle. Tout cela annonce la victoire certaine et proche.

Ce seront alors de merveilleuses heures que celles dont nous jouirons, dans la paix si chèrement, si cruellement achetée. Ce sera un renouveau véritable, dans toutes les branches de l'activité humaine. On sent déjà le frémissement de cette activité future dans la façon dont la Nation, réagissant contre les premières causes de découragement, a improvisé une organisation complète pour la guerre. L'effort qu'elle a fait là prolongera ses effets après la paix. Cet effort, je l'ai vu de très près et j'en suis encore émerveillé! Eh bien! dans une pareille renaissance de tout un peuple, tout s'enchaîne, tous les efforts intellectuels se lient à tous les efforts matériels, pour la défense à présent, pour la prospérité plus tard. Et l'on sait que, de la prospérité, naît le goût pour les travaux désintéressés, naissent les arts, naît la poésie.

Nous sommes trop mêlés à l'action pour que nous puissions prévoir dans quelle voie vont s'engager les esprits. Mais un bourdonnement de ruche en éveil bruit partout. Soyez sûrs que partout vont surgir les esprits nécessaires à des temps pareils: ici, un savant ingénieur par ses découvertes, transformera la vie économique d'une cité, d'une région; là, un historien saura utiliser les menues recherches de ses devanciers et remettre son pays à sa place dans l'histoire et dans la vie de la Nation; là, un poète, de la langue transmise par ses aïeux, saura faire jaillir le poème entraînant et divin; là, un peintre, un sculpteur feront naître un art nouveau, simple et sereinement beau, issu des besoins de l'heure, des aspirations des esprits, comme jadis, après les luttes sauvages et le danger colossal écarté, surgirent les Temples de marbre aux proportions harmonieusement calculées, les Conseils des Dieux sereins, les Théories mystiques et virginales, les Chevauchées irrésistibles qui emportèrent, dans le Ciel de l'Acropole, la pensée de ces incomparables Athéniens de Périclès, dont nous perpétons la tradition morale et la lignée spirituelle.

Sinon, pourquoi cette tuerie, cette boucherie sans nom et sans précédent dans l'Histoire? Pourquoi, s'il n'en devait sortir un monde neuf, une nation immortellement belle, jeune et rayonnante dans le monde? C'est notre espoir. C'est notre foi et nous écrivons notre Destin!

Oh! alors, dans notre Provence pacifiée, qu'elles seront belles, ces félibrées, sous les grands arbres, lorsque la Coupe passant de mains en mains. comme jadis, chacun puisera dans la beauté de l'heure, dans sa foi vivante en la pérennité du génie de la Race, puisera dans la force et la joie les beaux vers qui feront pleurer le peuple. Car le peuple Provençal la connaîtra, cette joie; il aura, dans la souffrance commune, senti ce qui le tient attaché au sol natal, aux souvenirs glorieux. De la vendange de sang coulera un vin fort, un vin enthousiaste et généreux. Et c'est alors que vivront dans les cœurs, que prendront tout leur sens prophétique, les strophes de Mistral à la Raço Latino:

Auboure-te, raço latino,
Souto la capo dóu soulèu!
Lou rasin brun boui dins la tino
Lou vin de Diéu gisclara lèu.

Emé toun péu que se desnouso
A l'auro santo dóu Tabor,
Tu siés la raço lumenouso
Que viéu de joio e d'estrambord;
Tu siés la raço apoustoulico
Que sono li campano à brand:
Tu siés la troumpo que publico
E siés la man que trais lou gran.

Relève-toi, race latine,
Sous la chape du soleil!
Le raisin brun bout dans la cuve,
Et le vin de Dieu va jaillir.

Avec ta chevelure dénouée
Aux souffles sacrés du Thabor,
Tu es la race lumineuse
Qui vit d'enthousiasme et de joie;
Tu es la race apostolique
Qui met les cloches en branle;
Tu es la trompe qui publie,
Tu es la main qui jette le grain.

J'ai terminé, Mesdames et Messieurs, une causerie qui a pris des proportions indiscreètes et je m'en excuse. Cependant l'attention que vous m'avez accordée m'assure que le sujet est d'actualité et passionne l'élite. Il y a en effet, tout un monde de pensées vivantes et agissantes à découvrir encore dans Mistral. L'exégèse de son œuvre et l'histoire du développement de ses idées révéleront une longue et merveilleuse activité intellectuelle, constante et soutenue pendant soixante ans, une influence profonde et qui, désormais, de plus en plus, ira s'étendant à travers les masses: c'est la juste destinée des idées qui rejoignent la nature et l'essence des choses.

Si donc je ne vous ai pas trop fatigués et si M. le Président veut bien m'y autoriser, je me mets à votre disposition, pour vous entretenir l'année prochaine, de nos nouvelles trouvailles, d'une autre partie de l'Iconographie Provençale, par exemple: *Mistral et l'Académie Française* ou encore *Mistral et la Politique*; car la psychologie politique de Mistral est encore à écrire.

A ce moment, espérons-le, la guerre sera plus près de sa fin, la Victoire mieux encore affirmée, et nous pourrons, en toute liberté d'esprit, parler des Troubadours, de leurs successeurs les Félibres, et des Cours d'Amour.



© CIEL d'Oc
Janvié 2002